

Paul Bleton (Téluq, UQAM)

## Ce qu'espionnier veut dire

La lecture thématique de l'espion de fiction comme être tout-yeux-et-tout-oreilles présuppose un état de chose : parallèlement à l'optimisme technocommunicationnel de nos sociétés, l'espionnage en préserve les parts d'ombre, que sa fiction exhibe. Technologisée et institutionnalisée par un appareil d'Etat, l'information s'y avère un envers de la communication, puisque, malgré les Lumières, malgré les apparences de la technocratie, le fondement de l'Etat c'est le secret<sup>1</sup>. Ce qui conduit à un paradoxe liminaire qui veut étudier l'espionnage, fût-il de fiction, puisque la culture médiatique relève plutôt de l'exhibition : comment accrocher son grand public avec la fictionnalisation d'une activité aussi cryptique ? En la rapportant évidemment à une expérience commune et à une phénoménologie de la perception. Expérience commune ? De manière méthodologiquement métaphorique, Erving Goffman, ce sociologue qui examinait la construction de la sociabilité dans les interactions sociales ordinaires, nous a enseigné comment par la *modalisation* et la *fabrication*, c'est-à-dire par la transposition d'un cadre à travers lequel nous identifions et objectivons une situation sociale ou par sa manipulation afin d'en altérer la signification, l'expérience quotidienne nous fait communiquer avec la technologie de la désinformation. Alors même que, les professionnels du renseignement exceptés, le lecteur n'a que peu de chance d'entrer directement en contact avec l'univers de l'espionnage en le sachant, il n'en a pas moins une expérience approximative, rudimentaire mais immédiate qui lui vient de son expérience de la vie quotidienne<sup>2</sup>. Phénoménologie de la perception ? Regard et écoute, compétences perceptuelles préalables à toute communication, s'y trouvent représentés, mais altérées selon une logique de pouvoir ; leur imaginaire en est revisité, leur sémiotique redistribuée.

Pour amorcer cette lecture thématique de l'espion de fiction comme être tout-yeux-et-tout-oreilles, Mélikah Abdelmoumen-Manevy propose de partir de la raison étymologique. *Epier, espion, espionner...* : le vocabulaire a effectivement une certaine cohérence et permanence sémantiques ; outre la réputation de second plus vieux métier du monde qui s'attache à cette activité, une sémantique du mot, érigeant de façon cartésienne l'élémentaire en fondement et en début, inciterait à entrevoir à travers le verbe-noyau de ce discours une scène, son fondement phénoménologique, le *regard caché d'un agent fixé sur un patient sans défiance*<sup>3</sup>, puis, à travers le champ sémantique, à placer la position de cet agent à l'intersection de quelques isotopies – militaire (l'espion se définit par rapport à l'*éclairé*, au *soldat en service commandé*, au *déserteur*...), policière (il se définit par rapport au *policier*, à la *mouche*, au *délateur*...), politique (il se définit par rapport au *diplomate*, au *traître*...), éthico-psychologique (il se définit par rapport à l'*indiscret*, au *fouineur*, au *jaloux*...), enfin à entendre la connotation péjorative étroitement attachée à la fonction – formulée par Montesquieu « l'infamie nécessaire de l'espion fait juger de l'infamie de la chose »...

Or la rédaction d'une histoire de la fiction d'espionnage en France avant la Guerre froide<sup>4</sup> me conduit à ne pas en rester à cette raison étymologique, nécessaire mais

insuffisante, à en passer par un préalable chronologique, l'espion d'avant le roman d'espionnage, et par un préalable logique, l'obligation d'approfondir ce qu' « espionner » veut dire, voulait dire plutôt, avant qu'un genre fictionnel de la culture médiatique n'en aime le sens, avant qu'il ne cadre regard et écoute dans son tissu narratif.

## LE SECOND PLUS VIEUX METIER DU MONDE ?

J'ai bien conscience que la thèse selon laquelle l'émergence du roman d'espionnage dans la fiction française aurait eu lieu après la défaite de 1870 entre en conflit avec le sens commun qui, lui, sait que l'espionnage est le second plus vieux métier du monde. Comment n'aurait-il pas généré un genre fictionnel bien avant 1870 ? En fait, le sens commun n'a pas tort en ce que l'espionnage a une très ancienne existence discursive, dans les traditions asiatiques et occidentales.

*L'Art de la guerre* de Sun Tzu est sans doute le plus ancien traité de stratégie au monde, paru au IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, d'abord méconnu en Occident, puisqu'il n'a pas été traduit avant 1772 – par un jésuite, le père M. Amiot, missionnaire à Pékin – mais depuis bien diffusé. Le dernier chapitre est consacré à l'utilisation des espions par un général avisé. Qu'il tresse le « divin écheveau » en faisant concourir à un même but les « agents indigènes », ressortissants du pays ennemi, les « agents intérieurs », fonctionnaires du pays ennemi, les « agents doubles » qui lui sont loyaux, les « agents liquidables », porteurs de fausses informations destinées à tromper l'ennemi qui les aura capturés et les « agents vivants » qui rapportent des informations fiables sur l'ennemi. En outre, tout le traité est articulé sur cette idée que la ruse, le travail de sape des agents visant à souterrainement défaire les alliances de l'ennemi, à l'abreuver de rumeurs trompeuses, à subvertir ou corrompre la fonction publique adverse, à susciter ou entretenir les luttes intestines de l'ennemi, était un préalable, voire un substitut, à l'usage de la force armée.

Avec une largeur de vue plus grande encore, à la fin de ce même siècle, Chanakya, un brahmane surnommé Kautilya (le Retors), allait non seulement fournir ses conseils à Chandragupta mais aussi rédiger le premier traité de réalisme politique connu, *l'Arthashastra* (l'« Enseignement du profit »). Ce réalisme fondé sur la prise en compte rationalisée des passions humaines servant d'assise à la politique, la volonté de pouvoir, la recherche de la domination, et sur les manières diplomatiques et militaires de les assurer à son camp, exclut toute considération éthique, première théorisation de l'adage « qui veut la fin veut les moyens ». Dix-huit siècles avant *Le Prince* de Machiavel, à contre-pied de l'axiologie codifiée par les épopées indiennes, *l'Arthashastra* préconise ainsi d'assassiner des chefs ennemis par une impressionnante panoplie de moyens, de fomenter la dissension chez les alliés ennemis en utilisant judicieusement de belles femmes pour susciter la jalousie entre eux, ou de faux astrologues pour susciter l'ambition chez les subordonnés, de lancer des rumeurs, politiques ou militaires, d'intégrer la tromperie dans l'arsenal de tous les niveaux des confrontations, depuis la maîtrise de stratagèmes sur le champ de bataille jusqu'aux ruses flouant l'adversaire lorsque l'on est prisonnier ou qu'on risque de le devenir... Accroître la puissance du roi : Kautilya recommande des moyens que ne désavouerait aucun service de renseignement moderne, espionnage, assassinat, provocation, propagande, désinformation, moyens que l'expansionnisme et la nature policière de l'Etat appliquent également aux ennemis qu'aux sujets du roi. En plus des agents secrets infiltrés chez l'ennemi ou dans la société, il conseille

l'instrumentalisation des poètes, chanteurs et astrologues contre rémunération pour manipuler le peuple et les élites.

Sous l'empereur Domitien, Frontin commence son monumental traité des *Stratagèmes*, quatre livres remplis d'exemples et d'anecdotes historiques, par l'art de cacher ses entreprises et de découvrir celles de l'ennemi, et ne néglige pas son pendant, la conduite à tenir à l'égard des transfuges et des traîtres. Il ouvre ainsi une tradition restreignant l'espionnage à la seule chose militaire.

Tradition illustrée par quelques auteurs qu'on se contentera ici de mentionner. Polyen, un Macédonien, offre ses *Ruses de guerre* à l'hédoniste Lucius Verus (co-empereur avec son frère adoptif Marc Aurèle) alors qu'il part en 162 en campagne contre les Parthes de Vologeses 1er en Syrie. Polybe, qui avait lui-même été otage des Romains pendant 17 ans, alors que, en tant que chef de la Ligue achéenne, il avait plus tôt tenté de maintenir une ligne de neutralité entre Romains et Macédoniens – il était devenu le mentor de Scipion Emilien ; après l'écrasement de la révolte de la Ligue achéenne en 146 avant notre ère, il devait avec succès représenter les Grecs et adoucir la reprise en main romaine. Avant la rédaction de son grand oeuvre, *Histoires*, il avait écrit un *Traité de tactique* aujourd'hui disparu. Le Béotien Plutarque, qui vécut sous l'occupation romaine et dont les *Vies parallèles*, écrites entre 96 et 115, se fondaient sur une comparaison deux à deux de personnages célèbres de Rome et de Grèce. Dans sa comparaison de Sertorius et Eumène, il rapporte notamment l'histoire du jeune Quintus Sertorius dans sa première campagne, contre les Cimbres et les Teutons. Après les revers de l'armée romaine, ayant appris quelques mots de leur langue germanique, déguisé en Gaulois, il les espionne et rapporte des informations à son général, Marius – exploit suivi de nombreux autres impliquant sa ruse. Dans ses *Institutions militaires*, livre d'aphorismes, détachés, Léon VI le philosophe, empereur byzantin à partir de 886, en consacre plusieurs à l'espionnage pour inciter à tirer le meilleur parti de celui de son camp et à se prémunir contre celui de l'adversaire. Outre sa restriction à la seule chose militaire, l'espionnage n'est considéré qu'à un niveau tactique assez rudimentaire.

Tous porteurs d'éléments d'une gnoseologie, ces textes n'ont toutefois pas tous été également transmis ni tous eu la même fortune. Aussi est-ce le plus théorique d'entre eux, le traité de Kautilya, pourtant connu des Grecs et des Romains, notamment par Plutarque, Junianus Justinus, Strabon, ou Pline, qui semble le moins avoir influencé la pensée politique ou stratégique européenne. Il faudra attendre la Renaissance pour revoir une théorisation du réalisme politique avec Machiavel.

Si les aphorismes des *Institutions militaires* constituent un texte essentiellement prescriptif, le plus souvent la prescription (ou l'argumentation) s'appuie sur de nombreux exemples, comme dans les *Stratagèmes* de Frontin. Mais, même si message divin ou modèles culturels leur fournissent de forts interprétants, les textes fondateurs des traditions narratives occidentales, la Bible et le poème homérique, n'assujettissent plus la narration ; elle y est réactionnelle. Or le sens commun à propos de l'antiquité de l'espionnage aurait même raison si l'on

considérerait non plus les textes prescriptifs mais les passages concernant l'espionnage dans ces textes narratifs.

Dans *Nombres XIII*, Moïse envoie une mission de reconnaissance dans le pays de Canaan, sur l'ordre de Yahvé qui le leur a accordé. Après quarante jours, de retour à Cadès, ils font leur rapport. Or, alors même que les éclaireurs<sup>5</sup> ont été choisis pour représenter les douze tribus, ils reviennent avec des opinions divisées. C'est que, bien que le pays « ruisselle de lait et de miel », sauf Caleb qui se prononce pour l'invasion, les autres défendent une opinion de prudence en distordant ce qu'ils ont observé. « Le pays que nous sommes allés reconnaître est un pays qui dévore ses habitants. Tous ceux que nous y avons vus sont des hommes de haute taille. Nous y avons aussi vu des géants les fils d'Anaq, descendance des Géants. Nous nous faisons l'effet de sauterelles, et c'est bien aussi l'effet que nous leur faisons » (XIII, 32-33). Yahvé fâché contre les tribus rétives, la promesse que Josué et Caleb entrèrent dans le pays de Canaan alors que les autres erreront quarante ans dans le désert (*Nombres XIV*)... : la suite nous éloigne de la leçon de l'expédition, la solution de continuité possible entre l'expertise que donne l'information et le jeu argumentatif de la délibération politique. Face aux propos va-t-en-guerre de Caleb, en distordant ce qu'ils ont vu, les éclaireurs peureux trouvent dans cette exagération un argument mieux à même de convaincre l'assemblée.

Voilà bien le soupçon jeté sur l'espionnage : son information est-elle fiable ou grevée de préconception ? Soupçon qui n'est toutefois pas explicitement articulé par la Bible. Plus tard, le même Josué expédie deux espions dans Jéricho (*Josué II*, 1-21). Cette fois-ci, la leçon est double. Rahab, la courtisane qui les cache et les aidera à fuir, leur décrit l'état d'esprit calamiteux des habitants de la ville, apeurés par les épisodes de la traversée de la Mer Rouge et des défaites des Amorrhéens de Séhon et de Og, roi de Basan ; information déterminante pour la suite du projet d'invasion, contrairement à l'épisode des éclaireurs expédiés par Moïse au pays de Canaan. La seconde leçon nous place dans un tout autre registre, déterminé par l'opposition de deux régimes de parole. Rahab ment aux soldats pour sauver les deux espions ennemis, alliance des deux plus anciens métiers du monde, indirectement, ce mensonge mènera ses compatriotes à leur perte. Péchés ? Sans doute pas si l'on en croit l'abondance de commentaires rabbiniques ou chrétiens sur ce point ; de mécréante et pécheresse, voilà la prostituée convertie et devenue, selon telle tradition épouse de Josué, selon telle autre prophétesse. Il suffit de mentir pour le bon dieu. Fût-il effaçable, ce mensonge, sans doute bien dans le caractère d'une prostituée pour le rédacteur de *Josué*, s'oppose à la parole donnée, promesse faite à elle par les deux espions mais engageant Yahvé – contre l'aide apportée, Rahab avait demandé que sa famille soit épargnée lors de l'inévitable prise de la ville. Gardons pour l'instant en mémoire cette opposition entre mensonge et parole donnée que met en scène la mise en récit de ces espions archaïques<sup>6</sup>.

.Chez Homère, mensonge et parole donnée entrent dans une autre configuration ; c'est la parole donnée mensongèrement qui en effet singularise l'expédition de renseignement nocturne de Diomède et Ulysse dans Troie dans le chant X de *Illiade*.

Après avoir été surpris et capturé par les deux guerriers, le laid et véloce Dolon, déguisé en loup blanc, qui tentait d'espionner le camp grec et à qui Ulysse avait promis la vie sauve contre des informations signale notamment à ses vainqueurs la récente arrivée d'un allié des Troyens, Rhésos, sa troupe et ses chevaux magnifiques. Malgré la promesse, Diomède lui tranche la gorge : que vaut une promesse faite à un espion ? Puis, sous le couvert de la nuit, Diomède massacre douze Thraces endormis et leur roi Rhésos pendant qu'Ulysse s'empare de leurs chevaux. De retour au camp grec, non seulement le récit de cet exploit par Ulysse au vieux Nestor omet-il l'abandon de l'objectif premier de la mission mais il se vante de la mort de Dolon à laquelle il n'a pas pris part : dissimulation et vantardise.

Cet épisode aura beaucoup été débattu et représenté dans l'Antiquité, notamment dans la *Nyctegresia* du tragédien de la république romaine Lucius Accius, dans les *Métamorphoses* (XIII) d'Ovide.

Un écho de la mission nocturne dévoyée (en l'occurrence, rejoindre Enée) se fera entendre dans le chant IX de l'*Enéide* de Virgile (1er siècle) avec l'épisode de Nisus et Euryale : Nisus décapite Rhamnès endormi puis les deux se livrent à un massacre sans risque. Toutefois, chargé des phalères et du baudrier pris à Rhamnès et du casque de Messapus sur lequel se réfléchit la lumière nocturne, Euryale est repéré par l'ennemi rutule, bientôt rejoint et, malgré les flèches mortelles de Nisus et sa noble prétention à se charger seul de la responsabilité du coup de main, ils périssent tous les deux<sup>7</sup>.

Chez les historiens de l'Antiquité, le rôle des traîtres et des espions tend à se faire modeste comme, respectivement, Scyllias et Antidore, Polyas et Abronychus brièvement mentionnés par le Livre VIII de l'*Histoire* d'Hérodote, ou le plus laconique rappel par Diodore de Sicile dans le Livre I de sa *Bibliothèque historique* du châtement réservé par les Egyptiens à l'espion qui avait remis des plans secrets à l'ennemi (l'ablation de la langue),

Toutefois, tout en retenant cette leçon d'antiquité, restreignons cette brève enquête liminaire à la plus modeste fortune de l'espion dans la fiction, dans la littérature française.

Certes, depuis la trahison de Ganelon et sa juste punition, ressorts même de la *Chanson de Roland* (composée vers 1090), duplicité et traîtrise y figurent en bonne place. Le personnage du traître est immédiatement placé dans un contexte d'un enchaînement narratif minimal, articulant crime et châtement – Ganelon meurt écartelé, et, outre son champion Pinabel tué dans le duel judiciaire par Thierry, il entraîne dans une mort indigne trente des siens qui s'étaient offerts en otages. Autre remarque à conserver en pierre d'attente : pour l'établissement de la vérité, à la perfidie et la traîtrise de Ganelon l'ordalie bilatérale, le duel comme jugement de Dieu, lui demande de mettre son corps en jeu, et pas sa parole<sup>8</sup>.

Certes, dans *Britannicus* (1689) de Jean Racine, l'infâme Narcisse pousse Britannicus à s'allier à Agrippine pour retrouver Junie, enlevée par Néron ;

or Narcisse est à la solde de Néron et s'empresse de prévenir son maître de cette alliance. Plus tard, il lui dénonce l'entrevue réparatrice que Junie a avec Britannicus – soumise au chantage de Néron, elle avait dû le repousser et le désespérer – et il pousse Néron à se débarrasser de Britannicus, fils de Claude, frère ennemi donc, interposé entre Néron et le pouvoir. Enfin, sous le couvert d'un festin de « réconciliation », Britannicus est empoisonné et, pour protéger Junie qui, dans son deuil et son désespoir voulait se consacrer « au culte des autels », la foule déchiquette Narcisse.

Certes, Artaxerce, le roi de Perse d'*Alcibiade* (1685) de Jean-Galbert de Campistron, soupçonne le banni grec qu'il a recueilli d'espionner pour l'ennemi après le déclenchement de la guerre contre la Grèce. Soupçon néanmoins bien injuste puisque les Grecs viendront même en délégation demander la tête d'Alcibiade et que c'est sous leurs coups qu'il mourra à la fin de la tragédie. Châtiment sans crime – et encore est-ce sans dire que ce soupçon d'espionnage n'est qu'un ressort très secondaire des malentendus fondant cette tragédie.

Outre que ce premier ensemble de méchants s'avère assez hétéroclite et bien éloigné des pratiques de guerre secrète que nous associons aujourd'hui à l'espionnage, ils ont beau être anciens, pas plus que dans les traités de stratégie (qui ne sont ni rectionnellement des récits ni des fictions) ou que dans les grands récits fondateurs de la culture lettrée occidentale, juive et grecque, l'espion n'y semble préparé à s'attacher à une fiction d'espionnage qui occuperait l'essentiel de la narration et qui pourrait se répéter pour former genre.

## L'ESPION DES LETTRES PERSANES

Bien plutôt, la première rencontre de l'espion et d'un genre n'a pas institué le roman d'espionnage mais les « lettres persanes ». Sous-ensemble du roman épistolaire, on le désigne en référence au titre du célèbre roman de Charles-Louis de Secondat, baron de La Brède et de Montesquieu, *Les Lettres persanes* (1721), ce qui rejette dans l'ombre et le genre et l'inventeur de l'espion, cet artifice narratif fondant ce genre, Gian-Paolo Marana et *L'Espion Du Grand-Seigneur, Et Ses Relations Secrètes : Envoyées au Divan de Constantinople, & découvertes à Paris, pendant le Règne de Louis le Grand* (1684) pourtant souvent traduit et plusieurs fois réédité pendant une trentaine d'années. Il faut dire que, après la Guerre de Hollande (1672-1678) et la paix de Nimègue (1678) la politique internationale de Louis XIV allait de nouveau conduire à contrer les Habsbourg : alors que la Sainte Ligue d'Augsbourg se tournait contre les Ottomans, Louis XIV allait engager la multiforme Guerre de neuf ans (1688-1697) dont la coopération militaire avec la Sublime Porte, surtout de 1692 à 1695, devait constituer l'un des aspects les plus insolites et spectaculaires. Plus encore en matière d'actualité politique : *L'Espion Du Grand-Seigneur* paraît l'année après la décisive défaite turque à Vienne et l'inquiétude subséquente devant le « dessein ottoman » de Louis XIV. Prudent toutefois, Marana écrit une oeuvre rétrospective puisque les lettres couvrent la période du 11 septembre 1637 au 4 octobre 1638, soit 47 ans avant la parution. Si en France les Ottomans étaient à l'ordre du jour au moment de la parution de *L'Espion Du Grand-Seigneur* (plus de 250 titres de relations de voyage chez les Turcs paraissent au XVIIe siècle), la présence documentée d'espions turcs réels en Europe ne semble guère avoir été significative. Aussi l'ouvrage de Marana importe-

t-il beaucoup moins par ses informations apostérieures sur la diplomatie du Roi-soleil que par sa forme alors nouvelle et inventive et l'énigme de ses éditions successives. Forme nouvelle ? Un roman par lettres, d'une grande variété de destinataires (22 différents pour seulement 30 lettres) défini par ses masques narratologiques multipliant les instances narratives : Marana signataire de l'épître dédicatoire ; Marana resté longtemps anonyme dans le récit constituant l'avis au lecteur racontant la trouvaille des lettres dans l'appartement où avait vécu Tite de Moldavie de 1664 à 1682 avant sa disparition (assassiné ?) ; Tite de Moldavie qui s'avèrera être la « légende » de Mahmut l'espion du sultan pendant toutes ces années. Enigme de ses éditions successives ? Il est vraisemblable que seule la première édition, 102 lettres (chez Barbin), est de la plume de l'exilé génois, thuriféraire de Louis XIV, et dont les protecteurs étaient à l'origine de la révocation de l'édit de Nantes. C'est en fait l'édition suivante (chez Kinkius, à Cologne), remaniée et augmentée de 530 lettres qui allait avoir du succès, y compris en Angleterre où elle aura une « suite » commandée à Daniel Defoe, et qui allait être mise à l'Index en 1705, idéologiquement bien éloignée de l'édition Barbin qu'elle était – subversive, tolérantiste, rationaliste, avant-coureuse des Lumières... Remarquons en outre que les lettres de Tite de Moldavie, théologien, versé dans les langues orientales (en fait Mahmut, « Arabe de nation », ancien captif placé en esclavage et devenu espion de son état en France grâce à une ascèse intellectuelle et une acculturation, au service du Sultan Mourad, agent efficace puisqu'il est passé inaperçu durant quarante-cinq ans) s'adressent à des correspondants variés, doivent tenir un délicat équilibre lorsqu'il leur arrive d'évoquer des frictions militaires franco-ottomanes entre l'allégeance de Mahmut et l'intention apologétique de Marana quant à la politique de Louis XIV, oscillent entre la correspondance et l'article de gazette, entre une situation pragmatique à base de secret et un geste sémantique de révélation, de publicisation.

La France du XVIIIe siècle voit à la fois l'instauration du Secret du roi, un premier service de renseignements, qui, par sa nature même, n'a guère laissé de trace dans la littérature<sup>9</sup> et, avec la « classe » des aventuriers, l'émergence d'une nouvelle configuration de l'espionnage, de l'aventure et de la littérature, assez différente de nos modernes romans d'espionnage. Si l'on revient à la littérature, puisque, malgré son « espion », ce n'est pas de ce genre des « lettres persanes » que devait émerger la fiction d'espionnage, contentons-nous de mentionner les fluctuations du sémantisme du mot *espion* là. D'un côté, il désigne ce dispositif narratif qui, à partir du roman par lettres, permet une critique sociale dont les Lumières seront friandes. Outre Montesquieu, Marana devait avoir des épigones, critiques, comme Ange Goudar, aventurier, économiste, tricheur, proxénète, polygraphe, ami de Giacomo Casanova, auteur d'un *Testament politique de Louis Mandrin* (1755) et d'une *Histoire des Grecs, ou, De ceux qui corrigent la Fortune au jeu* (1773)<sup>10</sup> plus sulfureux que *L'Espion Turc à Francfort, pendant la diète & le couronnement de l'empereur, en 1741. L'espion Turc pendant la convocation des états de l'empire & le séjour de l'empereur à Francfort, en 1742* (1741-42) de Joseph Du Fresne de Francheville et Louis-Bertrand Castel – le premier, archéologue, historien et poète avait vécu à la cour de Frédéric II de Prusse et le second, jésuite, contribuait au *Journal de Trévoux*. Goudar avait commencé par des lettres « réellement » persanes envoyées de 1736 à 1744 d'Astrakan, Ispahan, Saint-Petersbourg, Varsovie, Vienne, Amsterdam à Nadir-Shah (Nadir Khan Qirqlu Afshar), maître de l'empire persan, grand conquérant, fondateur de dynastie, qui devait mourir assassiné un peu plus tard. Son livre était signé Pagi Nassir Bek.

Espion persan qui serait suivi d'un *Espion chinois* (1765) en 542 lettres et 6 volumes – la première édition portait la très exotique mention « A Pékin, chez Ochaloulou, libraire de l'Empereur Choanty, dans la rue des Tygres » et se composait de lettres écrites de Paris par le mandarin Cham-pi-pi au mandarin Kie-tou-na, ou au Chef de la religion, ou au mandarin Cotao-yu-fe, Censeur de l'Empire, ou au mandarin des Cérémonies, à Pékin...Ouvrage suivi encore d'un *Espion françois à Londres* (1778) en 9 volumes. Ange Goudar, précurseur des stakhanovistes de l'espionnage sériel, en quelque sorte !

Sa souplesse et son efficacité argumentative et narrative devaient assurer à la formule des « lettres persanes » une belle expansion, dans le temps et dans l'espace. Devait ainsi encore paraître sous la Révolution *L'Espion ottoman ou L'envoyé secret de la porte ottomane, pour examiner l'état présent de la France, sa Révolution, son Assemblée nationale* (1791). Et Peter Markoe, descendant de huguenots né en 1752 à Santa Cruz dans les Iles Vierges, allait publier à Philadelphie un roman par lettres, *The Algerine Spy in Pennsylvania: or Letters Written by a Native of Algiers on the Affairs of the United States in America from the Close of the Year 1783 to the Meeting of the Convention* (1787). Les 24 lettres de Mehemet à Solyman, bien placé auprès du Divan à Alger, évoquent les prémises d'une guerre bien oubliée, ou plutôt de guerres qui devaient opposer la nouvelle flotte américaine et les pirates barbaresques<sup>11</sup>.

Dans le roman, Mehemet est menacé par des ennemis chez lui ; son fils meurt ; sa femme part avec leur esclave espagnol : il finira par passer à l'ennemi qu'il espionnait et par se convertir. Espionner revient pour l'espion à se découvrir lui-même, à intérioriser les valeurs de la cible de son espionnage.

En 1807-1808, le jeune Washington Irving collabore à un bref périodique satirique, *Salmagundi*, qu'il a créé avec son frère William et James K. Paulding. Pas loin de l'inspiration de Markoe, il y écrit 9 lettres, signées Mustapha Rub-a-Dub Keli Khan et adressées à Asem Hacchem, important conseiller auprès du pacha de Tripoli. Il faut préciser que la Tripolitan War de 1804 d'où le commodore Edward Preble avait ramené 7 prisonniers aux Etats-Unis, avait remis cette partie du monde à la mode pour les New-yorkais. Ces « lettres persanes » s'en prenaient évidemment aux travers de ses contemporains, notamment new-yorkais, notamment en matière de politique. Intéressant destin que celui des « lettres persanes » dans le domaine américain, mais qui n'aura pas d'incidence sur les oeuvres du domaine français puisque ni *The Algerine Spy* ni les lettres satiriques d'Irving ne seront traduits.

D'un autre côté, c'est à cette même souplesse, à cette même efficacité argumentative et narrative que l'espion doit la diversité de ses fortunes littéraires au XVIIIe siècle. Avec Alexandre Louis Bertrand Robineau, dit Beaunoir – (1791) – ou C\*\*\* – *L'Espion de la Révolution française* (1797) – il signale la littérature testimoniale. Ainsi ce dernier rapporte notamment l'expérience de son auteur, Isaac-Mathieu Crommelin, à qui l'on doit une *Encyclopédie élémentaire ou rudiments des sciences et des arts* (1773), qui avait été emprisonné sous la Terreur.

Par contre si *L'Espion civil et politique* (1744) de V\*\*\* surnommé Le chrétien errant se signale par un redoublement de précaution narratologique bien connu des

romans par lettres, la dimension de critique sociale ou politique ne s'y avère que fugitive, marginale, et la dimension testimoniale complètement absente. Le premier niveau est constitué de lettres adressées par le narrateur, à la princesse de H\*\*\*, à Mr le V. D. L, à Mr ... (bien entendu, censées être véridiques) – l'ouvrage ne donne pas les réponses des destinataires. Le narrateur se dit initialement chargé par le comte de Rantzow, alors à l'article de la mort, du devoir sacré d'enrichir et corriger des mémoires trop hâtivement écrits et publiés (sans doute les *Mémoires du comte de Rantzow ou Les Heures de récréation à l'usage de la noblesse de l'Europe* (1740)). Autorisation lui permettant de larder son récit de lettres du comte, de ses vers aussi, mais ne rendant pas tellement plus crédible ni la nature épistolaire des longs développements digressifs à peine justifiés par rapport à la fiction réactionnelle. Même si le lecteur pouvait aisément en saisir la leçon, l'hétéroclite devient bientôt le critère d'introduction de nouvelles lettres, prétextes à de nouvelles anecdotes. L'espion n'est plus ici qu'un simple truchement narratif.

## NOUVEAUX AVATARS

Ailleurs, l'espion sert à intituler un brûlot politique de Baudouin de Guémadeuc et Honoré-Gabriel de Riquetti comte de Mirabeau. *L'Espion dévalisé* (1782), dénonce tous azimuts les incompétences et la corruption de l'appareil d'Etat en un ensemble vaguement réuni par cette fiction qu'il s'agirait de documents disparates colligés par un même espion.

Ou encore intitulant de manière plus stable les ouvrages de l'un des sous-genres de la littérature érotique dont les quatre volumes de *L'Espion anglais* (1777-1778) de Mathieu Francois Pidansat de Mairobert seraient un exemple.

Milord All'Eye, espion anglais voyageant en France, adresse une correspondance à Milord All'Ear son compatriote et aborde en 10 volumes les sujets les plus variés de la société française, mais surtout la galanterie – cette correspondance est connue des lecteurs par l'indiscrétion du secrétaire de Milord All'Ear.

Plusieurs fois réédité, continué après son suicide, à la fois roman érotique (narrant par exemple les mésaventures de Mlle Brion happée par la secte des anandrynes mais finalement « sauvée » pour l'hétérosexualité) et service public de publicisation des bonnes adresses, il nous intéresse pour entraîner l'espion dans une nouvelle direction. En effet, si l'espion selon Marana peut se caractériser par des traits comme l'observation aiguë de la société d'accueil, une correspondance secrète avec son employeur secret et étranger, une finalité étrangère à la guerre (non seulement n'avons-nous pas les réponses mais surtout l'empire ottoman n'a aucune velléité belliqueuse à l'endroit du royaume de Louis XIV), l'espion selon Mairobert se caractérise par une même correspondance secrète, mais à un pair et non un employeur, une même finalité étrangère à la guerre, mais une observation aiguë qui institue le dispositif voyeuriste de la pornographie ; c'est-à-dire, au-delà de la curiosité sociologique ou journalistique du Mahmut de Marana, Milord All'Eye pénètre par un accès indiscret dans l'intimité sexuelle des personnages. Retenons aussi en pierres d'attente ces caractéristiques structurales.

Par une extension facile à comprendre, l'espion, synonyme d'observateur, s'exprimant à l'occasion dans une forme proche de celle de la gazette, devient journaliste à potins du monde théâtral chez Mayeur de Saint-Paul, lui-même enfant

de la balle, avec *Le Désœuvré ou l'espion du boulevard du Temple* (1781) ; on retrouve un *Espion des coulisses ou nouvelle critique par les acteurs des principaux théâtres de Paris...* (an VIII, 1799) de Rancune.

Au XIXe siècle, si l'espion survit dans la veine érotique jusqu'à l'Empire et si la veine potinière tend à s'alimenter à l'indiscrétion mondaine (depuis *L'Espion russe ou la Société parisienne*, par Mme la Comtesse O.D. (1838) de Lamothe-Langon ou *L'Espion du grand monde* (1850) de Henri de Saint-Georges jusqu'au plus tardivement que *L'Espionne du grand monde* (1881) de Jules Rouquette et H. Dantès), voire à désigner le journalisme (ainsi *L'Espion prussien* est-elle une feuille politique, économique et financière lancée en 1884) ou, dans un registre plus bénin, à se faire littérature de jeunesse sous la percaline rouge du livre de prix (*L'Espion des écoles* (1885) de Louis Ulbach), dès la Seconde Restauration et jusqu'à la fin du Second Empire, son empan s'est élargi, se retrouve dans le titre de mémoires et de fictions, théâtrales et romanesques.

Plus proche de ce qu'allait devenir la littérature sur l'espionnage, paraissent quelques ouvrages non-fictionnels comme les 2 volumes de *L'Espion de Vienne* (1829) d'Edouard d'Eliçagaray sur le banquier austro-belge Pierre Joseph Berthold Proli, un agent de Vienne, tombé dans le scandale de la liquidation de la Compagnie des Indes en 1794 avec le véreux Fabre d'Eglantine ; comme les 2 volumes de mémoires du comte Léoni de Mortain – rédigés par C. d'Haine, suite d'anecdotes romanesques retraçant la vie d'un espion sous la Monarchie de Juillet, de l'expédition du Portugal en 1831, lors de la guerre civile connue sous le nom de Guerre libérale, à sa captivité, *L'Espion de police, ou Mémoires du Comte Léoni de Mortain, ex-agent de la police secrète écrits pendant et après sa captivité en 1845 et 1846* (1846) – ; comme les 4 volumes de M. N. Fournier, *Histoire d'un espion politique sous la révolution, le consulat et l'empire* (1846-1847) ; comme l'une des anecdotes racontées par le baron Du Casse, "L'espion de Zumalacarreguy" (1856) espionnant les christinos pour le compte d'un général carliste durant la guerre civile de 1833-1839 ou comme le "livre d'histoire" in-octavo illustré *L'Espion, ou les Anglais chassés de France* (1868) de Charles Guénot.

Quant à la fiction, remarquons-y pour commencer une autre acception du mot *espion*. La postérité littéraire n'a peut-être guère retenu *L'Espion de police* (1826) d'Etienne-Léon baron de Lamothe-Langon ; toutefois Balzac et Dumas s'en seront inspirés, Richard Switzer (1962) rappellera que, en France, c'est à ce roman qu'est la première fois appliquée l'étiquette générique de *roman de mœurs* et Daniel Compère (2003) le mentionnera même en passant comme l'une des possibles origines du roman policier. Ici, l'espion n'est plus un truc narratif mais un type social sous le règne de Louis XVIII, d'ailleurs peu ragoûtant, le mouchard de police ; s'y opposent le héros, un jeune soldat, et son amoureuse.

Fidèle à son penchant pour la remotivation lexicale, l'étymologie populaire qui avait perdu le verbe d'ancien français *muchier*<sup>12</sup> en rajoutait dans l'infamie en renvoyant les mots mouche et mouchard à Antoine de Mouchy (alias Démocharès), inquisiteur français du XVIe siècle, docteur, recteur de la Sorbonne passé à la postérité pour avoir participé à une cour très irrégulière demandée par Henri II et le chef des ultras, Charles, cardinal de Lorraine, habillage légal pour obtenir le supplice pour hérésie du conseiller calviniste Anne du Bourg, finalement pendu et brûlé en

1559 ; Mouchy était censé avoir employé des mouches pour connaître les opinions religieuses des suspects d'hérésie.

*L'Espion de police* de Lamothe-Langon insiste sur la seule dimension éthique, méprisante, du type ; cet espion ignore les relations internationales, s'occupe moins des turpitudes sexuelles de ses victimes que de leurs opinions politiques, n'a plus de relation privilégiée à la correspondance secrète – son acte de langage de prédilection est plutôt la dénonciation. Tout comme le mot espion, le mot mouche a servi à baptiser des journaux<sup>13</sup>. L'humour post-moderne de Jean Echenoz, dans *Lac* (1989) beaucoup plus tard donc, effectuera une remotivation de cette acception de la mouche avec son espion entomologiste équipant de vraies mais imprévisibles mouches de micro-micro-émetteurs !

## ENFIN, COOPER VINT ?

Toutes ces divagations entraînaient le vocable loin de ce qu'il désigne aujourd'hui. Enfin, Cooper vint... Il y aurait en effet de forts arguments pour placer son roman *L'Espion, épisode du territoire neutre* (1823) à l'origine du genre : la dimension militaire et « internationale » de son action, la discoursivisation de l'adage machiavélien sur la fin et les moyens et le conflit entre l'axiologie commune spontanée qui condamne l'espionnage et la claire exonération de Harvey Birch par un roman insistant sur ses nobles, patriotiques et discrètes motivations, le statut de modèle de James Fenimore Cooper dans la littérature française.

Vers la fin de 1780, durant la Révolution américaine, dans une des vallées du nord de l'état de New York que troupes britanniques et révolutionnaires parcourent, les Wharton accueillent un voyageur qui voulait échapper à la tempête (Mr Harper, se présente-t-il), puis un second. Une fois Harper l'importun couché, sous le déguisement de ce second voyageur se manifeste le capitaine Henry Wharton, le fils parti depuis un an servir Sa Majesté, qui pour revoir sa famille a pris le risque de venir incognito dans cette zone militairement disputée. Le lendemain, après la visite de Birch le colporteur qui sillonne la région et est informé de tous les mouvements de troupes, Harper laisse savoir avec grande courtoisie aux Wharton qu'il a reconnu le capitaine sous ses oripeaux mais qu'il ne le dénoncera pas. Harper les quitte. Le colporteur qui est revenu annoncer l'arrivée des rebelles conseille au capitaine de partir aussitôt. Ce dernier, qui voulait passer encore une nuit parmi les siens malgré les conseils et le sauf-conduit que lui offrait l'étrange colporteur, est capturé le lendemain par le capitaine de dragon Lawton, qui en outre s'enquiert de Birch – un espion anglais. Plus tard, le major Dunwoodie, ami de la famille qui fait sa cour à Frances, la jeune soeur Wharton, prend le commandement des cavaliers et, interrogeant le prisonnier, découvre le sauf-conduit portant la signature de... George Washington ! L'affaire est grave. Le capitaine Henry Wharton est jugé et condamné à mort pour espionnage. Catastrophée, Frances suggère de faire appel à Mr Harper, à l'immense surprise du major Dunwoodie qui ignorait que la famille Wharton le connût et que Harper n'ait pas dénoncé le capitaine percé à jour. Accompagné par Caesar, le serviteur noir des Wharton, une sorte de fanatique religieux vient offrir au capitaine Wharton dans sa geôle la consolation de la religion. Il s'agit de Birch qui déguise le capitaine en Caesar, trompe les gardes et malgré une poursuite, réussit à distancer en montagne les dragons et à conduire le fugitif dans une cache sûre. À distance, Frances découvre presque au sommet de la montagne une construction de pierre,

dans un lieu bien propre à observer toute la région, s'y rend, y trouve nombre de déguisements et Mr Harper ! Il lui fait promettre de ne pas révéler sa présence, de conseiller à son frère de rejoindre aussitôt les lignes anglaises et se cache au moment où Harvey Birch et le capitaine arrivent. Ce dernier est prestement convaincu de poursuivre sa fuite avec le colporteur. De retour chez elle, le major Dunwoodie apprend à Frances que Washington a ordonné à ses troupes de se retirer de la région. Voici pour la dimension militaire et « internationale » de l'intrigue.

Ce n'est que dans la dernière partie que le conflit entre règles éthiques et règles pragmatiques trouve sa conciliation dans une morale patriotique. En fait, l'intrigue se boucle en deux fois. Une première fois, près de la fin de la guerre (en 1783), Washington reçoit Birch pour lui annoncer qu'ils n'auront plus jamais de contact, alors qu'il était son agent le plus fidèle. Birch refuse toute idée de paiement : son action secrète était motivée par son seul patriotisme. Et à Washington qui lui impose de ne jamais révéler que c'est pour lui qu'il espionnait il demande comme seule récompense de dire qu'il n'a pas accepté l'or offert. Une seconde fois, lors de la Guerre de 1812, près des chutes du Niagara, le soir après une série d'affrontements sanglants dans lesquels un vieux civil saisissant le mousquet d'un Américain mourant s'est jeté à corps perdu dans le combat, le capitaine Wharton Dunwoodie veut retrouver son lieutenant. Il salue le blessé, Tom, en lui disant qu'il savait qu'il le trouverait au plus près de l'ennemi ; ce qui est corrigé par Tom. Le vieil homme tombé une balle en plein cœur était allé encore plus avant. Le capitaine Wharton Dunwoodie trouve le corps de ce héros, dont la main serre encore la petite boîte de métal percée par la balle, réceptacle de son bien le plus précieux : une lettre de feu George Washington assurant que, même si la raison d'Etat avait empêché de le rendre public, Harvey Birch avait toujours été un fidèle serviteur de son pays.

Cette conciliation de règles éthiques et règles pragmatiques dans une morale patriotique au moment d'une crise nationale (et son reflet nationaliste) aura une belle carrière. Pour l'instant, contrairement aux lettres de Mustapha Rub-a-Dub Keli Khan ignorées et qui n'auraient pu faire que double emploi avec la tradition française des « lettres persanes », *L'Espion* impressionne en France, et Cooper y fait sensation lors de son séjour – il est consul américain à Lyon, de 1826 à 1833. On y sait que *L'Espion* se déroule dans le comté de Westchester dans l'état de New York où Cooper vivait jusqu'alors, on y sait qu'il s'est inspiré de l'affaire du major John André : voilà de quoi lester sa crédibilité, l'éloigner du jeu littéraire de l'espion de l'école Marana. Non seulement le roman est-il souvent réédité au XIXe siècle et continue-t-il à l'être, non seulement dans sa préface à *L'Espion de police*, Lamothe-Langon devait-il tirer son chapeau à Cooper pour avoir osé traiter d'espionnage, mais plus encore, puisqu'ils ne devaient pas réduire ce personnage d'espion à celui de mouche, Alexandre Dumas et Hippolyte Romand allaient s'inspirer de l'héroïque et patriotique sacrifice de la réputation d'un héros de l'ombre pour leur drame en cinq actes, *Le Bourgeois de Gand ou le secrétaire du duc d'Albe* (1838) présenté à l'Odéon.

Bruxelles, 1568, à, entre le moment où le duc d'Albe prépare la répression et le moment où le fils du duc, don Luis, devenu chef des rebelles après la capture du comte d'Egmont, mène la révolte tout en tentant de sauver le duc d'Albe et son secrétaire particulier, don Juan Vargas. Entre les deux, Iseult, fille secrète de Vargas s'est retirée dans un couvent : don Luis lui avait avoué son amour mais

Vargas avait reconnu en don Luis ce fils qu'on lui avait enlevé pour remplacer l'enfant mort-né de la duchesse d'Albe ! Même si le duc d'Albe fait jurer le silence à Vargas, l'inceste entre Iseut et don Luis est évité ; quant à échanger comme père duc d'Albe contre don Juan Vargas, secrétaire et complice du précédent, don Luis n'y voit pas une amélioration de son sort. Ce n'est qu'au moment de mourir, lors de l'insurrection, que Vargas avoue à son fils non seulement avoir contribué à la révolte mais être secrètement Robert d'Artewelde, bourgeois de Gand, qu'on croyait mort depuis vingt ans, espion patriote.

Alors, Cooper, inventeur de l'espionnage de fiction français ? Sans doute en est-il un moment déterminant, surtout par l'invention d'un type para-doxal, d'un espion au service d'une cause permettant d'obérer l'infamie de l'acte, ce préjugé d'infamie étant doxiquement partagé par les personnages et le lecteur. Mais peut-être ne l'est-il pas autant que les généalogistes du genre le disent. Pour une raison interne au récit : non seulement l'essentiel du récit est-il consacré à une intervention humanitaire de Mr Harper et Harvey Birch pour préserver la vie d'un officier ennemi mais leur mission d'espionnage n'est évoquée que très incidemment. Il faut ce long développement d'une simple anecdote à la fois périphérique par rapport aux enjeux de la guerre secrète et par rapport à ce que le lecteur connaît de la Guerre d'indépendance pour établir, par contraste et par deux fois, que Harvey Birch était bien un patriote malgré les apparences. Au risque du sacrilège, notons que même grevé de son romantisme mélodramatique (enfants secrets, inceste évité de justesse), *Le Bourgeois de Gand* s'avère plus directement centré sur les enjeux de la Guerre de huit ans et sur la fonction d'un agent haut placé dans la hiérarchie adverse... Limite du talent de narrateur de Cooper ? Ou de sa clairvoyance, qui n'entrevoit encore que de manière floue le potentiel d'un tel récit ? Il y a aussi une raison externe au récit : dans la littérature romanesque de l'époque, *L'Espion* n'a guère d'émules et, à la scène, l'espion ne fait que d'occasionnelles apparitions. Outre le drame en 5 actes d'Halévy, Fontan et Drouineau d'après Cooper, *L'Espion* (1828), on joue en effet *L'Espionne, épisode de 1808* (1829) de Charles Dupeuty et Achille Dartois, sur une musique d'Adolphe Adam, *L'Espionne russe, épisode de 1812* (1855), comédie-vaudeville en 3 actes de Pierre-Frédéric-Adolphe Carmouche et Mélesville donné au Théâtre de Vaudeville la première fois en 1829, *L'Espion de la reine* (1864) drame en 5 actes de Jules Dornay et Charles Mosont, sur une musique de M. Laurent, donné au Théâtre de Belleville...

## CAUSALITE CACHEE

En fait, malgré le succès de l'espion militaire à la Cooper, ce sont d'autres types de héros de l'ombre qui allaient régner pendant le quart de siècle suivant sur l'imaginaire de la cause cachée, et une autre narrativité. Dans *Le Comte de Monte-Cristo* (1844) de Dumas, le lecteur en sait plus que Dantès sur les ressorts cachés du sort qui l'accable ; et une fois entreprise la vengeance de Monte-Cristo, la cause cachée ne l'est qu'aux yeux des protagonistes – le lecteur sachant qui est le mystérieux comte et la motivation de ses actions. Les trois romans de *l'Histoire des Treize* d'Honoré de Balzac – *Ferragus, chef des Dévorants* (1833), *La Duchesse de Langeais* (1834) et *La Fille aux yeux d'or* (1834) – sont chacun dynamisés par un double secret (toutefois pas très fortement articulé), celui d'un personnage qu'un autre tente de percer et celui d'une société secrète qui ne se manifeste narrativement que par les actions de ses membres mais reste largement nébuleuse pour le lecteur quant à ses objectifs. Ici, plus que d'une politique, le secret relève

narrativement d'une esthétique ; faible finalité politique et encore moins militaire à ces sociétés secrètes.

Par contre, même si la connaissance des enjeux des intrigues sont distillés parcimonieusement, *Une Ténébreuse affaire* (1843) affirme de manière plus décisive sa dimension politique – René Guise, son préfacier<sup>14</sup>, la synthétise en définissant cette double intrigue comme un roman historique à l'enjeu argumentatif bien simple : qu'arrive-t-il à une société et un Etat où pour une même propriété l'Histoire permet deux propriétaires ayant chacun sa légitimité, la noblesse dépossédée (Laurence de Cinq-Cygne) et la bourgeoise qui s'y est substituée (le sénateur Malin de Gondreville) ? Existente bien un premier complot, celui projeté par les jumeaux Simeuse contre le premier consul, puis un second, l'enlèvement du sénateur Gondreville, surdéterminé par une manipulation politique en sous-main liée aux capacités d'improvisateur de Fouché (qui veut récupérer des papiers du sénateur), à son laisser-faire (il ne saurait révéler son rôle dans l'enlèvement) mais aussi à une machination policière issue de la soif de vengeance de Corentin, humilié par Laurence de Saint-Cygne lors de la première affaire. Cette fois-ci, par Fouché, Corentin et Peyrade, l'Etat est bien cryptiquement impliqué, une fois pour défendre la loi, une autre pour l'instrumentaliser ; mais l'affaire n'a aucune dimension internationale.

Si ces espions ne sont encore que des mouches, tout comme dans la nouvelle de Marie Aycard, « Un rapport de police sous l'Empire » (1845)<sup>15</sup>, les quatre romans des *Mémoires d'un médecin* de Dumas et Auguste Maquet (*Joseph Balsamo* (1846-1849), *Le Collier de la reine* (1849-1850), *Ange Pitou* (1850-1851) et *La Comtesse de Charny* (1852)) portent les complots plus près du coeur de l'Etat. Toutefois, aussi ramifiées soient ses sociétés secrètes, en cherchant à précipiter la chute de l'Ancien régime, Balsamo n'agit pas pour le compte d'une puissance étrangère mais au nom d'un idéal démocratique. Pas non plus de puissance étrangère dans *Le Juif errant* (1844-45) d'Eugène Sue.

Les sept héritiers Rennepont contemporains, dont un descend d'Hérodiade, soeur d'Ahasvérus le Juif errant, tentent de se rendre, le « 15 février 1832, rue Saint-François, n° 3 », en évitant les chausse-trappes des Jésuites qui veulent s'accaparer l'héritage de l'ancêtre protestant. Si à la fin Rodin, victorieux, nommé général de la Compagnie semble devoir capter le magot (que l'on se rassure, « Arx tarpeia Capitoli proxima »), c'est moins le procès d'un méchant que fait le roman que celui d'une société secrète transnationale, et moins un enjeu de politique internationale qu'un enjeu crapuleux.

Aucune de ces variations romanesques de Dumas, Balzac ou Sue sur la cause politique cachée ne relève de la fiction d'espionnage ; mais lorsque l'imaginaire français devra se figurer l'espionnage prussien, c'est moins dans l'observation directe que dans ce thésaurus du complot qu'il puisera. Résumées à grands traits, les variations jouent de quelques registres, de quelques polarisations. Le camp du héros ou, plus généralement, le penchant d'identification du lecteur – dans *Le Comte de Monte-Cristo* ou *Les Mémoires d'un médecin*, ce camp est moins national qu'axiologique ; dans *Le Juif errant*, certes tout le monde perd mais aucun lecteur ne saurait pour autant sympathiser avec Rodin. L'accent mis par le récit sur le héros seul, voire le héros comme solitaire (quitte à ce qu'il soit secondé ou même

qu'il recherche secrètement l'amour, comme Monte-Cristo) ou les personnages comme émanations d'une force occulte (de manière floue et sibylline dans *L'Histoire des Treize*, de manière surexplicite dans *Le Juif errant*). La distance à laquelle la narration tient le lecteur par rapport au secret : s'il est dans le secret de la vengeance du comte de Monte-Cristo ou des intentions de Joseph Balsamo, et assez vite dans celles des jésuites, *Une Ténébreuse affaire* se fonde pour lui sur un long dévoilement, à double détente ; et la fonction politique de l'association secrète de *L'Histoire des Treize* lui reste largement opaque. L'importance relative d'enjeux politiques : d'explicites (quoique grevés de bien d'autres considérations) parce que l'action implique souvent le sommet de l'Etat dans *Les Mémoires d'un médecin*, à nulle (comme dans *L'Histoire des Treize*), même si les affaires privées peuvent avoir des incidences sur des rapports de force publics (*Le Juif errant*), en passant par la révélation d'un complot émanant du coeur même de l'Etat, dans la seconde partie d'*Une Ténébreuse affaire*. L'importance relative d'une dimension internationale : de nulle (*L'Histoire des Treize*) à importante (le cosmopolitisme de la famille Rennepont contre les jésuites, sorte de société secrète transnationale dans *Le Juif errant*). Evidemment, pour une archéologie de la fiction d'espionnage, ce dernier point, plus déterminant, incite à tenter de repérer un roman de la cause politique cachée, qui recyclerait les divers éléments mis en oeuvre chez Dumas, Balzac et Sue, qui thématiquement impliquerait le pouvoir d'Etat, agressé ou agresseur, des relations internationales vénéneuses, une association souterraine (criminelle ou justicière), une conspiration, etc. et qui, narrativement, jouerait du mystère sur l'identité des personnages, de la méconnaissance progressivement levée du lecteur pour les tenants et aboutissants de l'action, voire de l'enchevêtrement de plusieurs actions.

Or, un tel roman existe. Le rédacteur du *Courrier français*, Anténor Joly, avait commandé des *Mystères de Londres* à un romancier best-seller anglais et francophile, George William MacArthur Reynolds et déjà annoncé la parution à venir dans le journal. Peu satisfait du texte de Reynolds<sup>16</sup>, Joly fait alors appel en catastrophe à un jeune écrivain qui non seulement est peu connu mais ne connaît pas Londres lui-même, pour écrire un roman où titre et nationalité du signataire sont déjà fixés. Ces *Mystères de Londres* paraissent donc là en feuilletons sous la signature de sir Francis Trollope, en 1843-1844. Il s'agit bien sûr du premier coup d'éclat de Paul Féval<sup>17</sup>, sorte de réactualisation de la tradition française du roman frénétique des années 1810-1835. Récit foisonnant de personnages et d'intrigues entrecroisées comme l'exigeait le genre, le roman construit un Londres unheimlich où se retrouve le paradigme du va-et-vient entre bas-fonds et beaux quartiers, à la Eugène Sue. En matière de succès, même s'il n'a pas eu celui du *Comte de Monte-Cristo* et que le héros de Dumas et le marquis de Rio Santo ont l'air de furieusement se ressembler, que l'on se souvienne de la priorité de parution du second. Que l'on se souvienne aussi des nombreuses rééditions du roman, et de son adaptation à la scène en un drame en 5 actes et 10 tableaux par Anicet-Bourgeois et Féval au Théâtre des Variétés en 1848. Que l'on se souvienne aussi que Féval lui-même densifiera son cycle anglais de l'ensemble romanesque paranoïde des Habits noirs avec *Jean Diable* (1862), sorte de roman d'enquête policière sur une machination dont l'action se déroule une quinzaine d'années avant le début des *Mystères de Londres*, et que sa veine pro-irlandaise et anti-britannique trouvera à s'exprimer ailleurs que dans ce cycle (comme dans *La Quittance de minuit* (1846)), Que l'on se souvienne enfin que son fils non seulement poursuivra ce roman (en 1900-1901) mais y ajoutera les trois volumes des *Bandits de Londres*

(1905) – un vrai filon.

L'interprétant familial du mystère sur l'identité des personnages semble le plus important. Ainsi, ses véritables origines restent cachées pendant plus des trois quarts du roman à la belle Susannah ; les liens familiaux qui unissent en faisceaux les différents groupes de protagonistes ne sont révélées que progressivement et pèse sur chacun d'eux l'ombre de quelque crime ancien. Néanmoins, d'autres interprétants de l'identité existent ; lié au précédent, question de la naissance, on trouve celui de l'identité subjective sous les espèces de la mise en cause par la folie (Mary Trevor, qui tombe en catalepsie ; Angus MacFarlane qui, maladivement passe de l'amour à la haine pour Rio Santo, Clary MacFarlane chez qui l'immonde docteur Moore et Fowley son âme damnée provoquent une folie expérimentale...) ; ou encore, l'interprétant dissimulation qui donne des personnalités d'emprunt à plusieurs personnages qui ont besoin de se cacher (l'aveugle Tyrrel par exemple est aussi sir Edmond, pseudonymes d'Ismaël Spencer, dont tout le monde croyait qu'il avait été pendu pour ses crimes...).

Ce sont les « gentilshommes de la nuit » qui constituent ici l'association souterraine ; empire du crime, ces « gentilshommes de la nuit » regroupent aussi bien les truands des inquiétants bas-fonds de Londres que des criminels de plus haute volée : homme de science, banquier, doyen de Westminster, magistrat, commerçants, nobles décavés...

Plus secrètement encore, on trouve enfin un puissant complot irlandais mené contre l'Angleterre, dans lequel les nationalistes reçoivent l'aide contrainte de l'ambassadeur du tsar (le baron Tolstoï, au service à l'insu de son maître de « Jeune Allemagne », un groupe secret) et celle, enthousiaste, d'Ecosais nourrissant les mêmes griefs que les Irlandais à l'endroit de l'Angleterre.

Le personnage-pivot, le mystérieux et fascinant marquis Rio Santo, est à la fois l'agent de la quête de pouvoir (les interprétants romantiques Napoléon et demi-dieu lui sont explicitement appliqués) et l'actualisateur des trois spécifications du mystère en même temps. Dans la dernière partie du roman, on apprend qu'il est Irlandais, lié à la famille MacFarlane, qu'ils veut se venger de l'infâme Trevor et de l'Angleterre, que, condamné injustement, il a été pirate, qu'il est devenu le chef des « gentilshommes de la nuit », et qu'en même temps, il est le cerveau du complot irlandais. C'est le chapitre 17 de la quatrième partie qui résume l'idéologie anti-anglaise de Fergus O'Breahe alias marquis Rio Santo, sa politique et sa stratégie visant à atteindre l'économie de l'Angleterre. Le crime, les « gentilshommes de la nuit » ne sont pour Rio Santo que des moyens justifiant une triple fin : sa vengeance personnelle, redresser les torts que l'Angleterre a fait subir à l'Irlande et la moralisation des rapports internationaux, pollués par l'impérialisme britannique. Celui que le début du roman présentait comme un génie du crime se trouve absout plus loin par la maxime « qui veut la fin veut les moyens ». L'axiologie du roman, fondée au début sur l'opposition entre innocence et crime, se transforme lorsque nous est révélée la véritable personnalité de Rio Santo : le Mal absolu est l'Angleterre impérialiste et marchande, Rio Santo est le champion du Bien. Aussi, ce qui dans la première partie passait pour un meurtre commis par Rio Santo sur la personne du père de Stephen Mac Nab est réinterprété plus tard comme un duel loyal entre les deux hommes. Comme dans un roman d'espionnage, le registre de la conspiration contre l'Etat subordonne déjà celui, thématique, de l'association criminelle souterraine et celui, narratif, du mystère sur l'identité du personnage de Rio Santo. Par ailleurs, arrivé au manichéisme-noyau, à l'axiologie anti-britannique, le lecteur découvre que toutes

les strates sémiotiques du récit en sont marquées.

Cela dit, malgré une plus grande parenté avec la fiction d'espionnage que les personnages des romans de Dumas, Balzac ou Sue, ce héros ténébreux et solitaire du romantisme frénétique est loin du moderne professionnel du coup tordu ; sa légitimation lui vient d'un serment fait sur le lit de mort de son père et non d'un service secret, lui-même autorisé par un Etat ; son descendant frénétique et ténébreux le plus proche serait le Zigomar de Léon Sazie – encore que Zigomar se cantonne au rôle de génie du crime. Chez Féval, le secret et la tromperie sont subordonnées à deux jeux de langage : le serment et la malédiction. Serment et malédiction supposent que l'homme (ou Dieu) ait à répondre des paroles qu'il profère, ces jeux de langage ont un ancrage mythique. Ils véhiculent avec eux une conception éthique de la vérité. Or la dynamique historique du roman d'espionnage se trouve dans la part hégémonique qu'y prend graduellement la tromperie. Encore plus que l'absence de service secret, c'est par cette dominance de jeux de langage supposant un tel ancrage que le marquis de Rio Santo n'est pas un espion de papier : malgré sa complicité avec le crime, il admettait que Dieu fût son juge. Son complot échouera d'avoir trop côtoyé le chemin de l'enfer et il mourra de la malédiction jetée sur lui par son ami Angus MacFarlane. Entre *Les Mystères de Londres* et les romans d'espionnage contemporains, il y a l'abîme séparant la croyance en une parole transcendante et une conception immanente de la parole dont la seule valeur se mesure à son efficacité ; la distance séparant un mystère plein de religiosité d'un secret purement pragmatique...

## FLOTTEMENTS

Toutefois, pas plus que l'espionnage militaire de Cooper, ni vengeurs, ni sociétés secrètes, ni complots politiques ne semblent déterminer l'émergence du genre. Ce qui n'empêche la parution de romans au format aussi disparate que *La Fille de l'espion* (1863) en 4 volumes in-octavo de Luc-Chardall et *L'Espion indien* (1865), traduction d'un dime novel d'Edward Sylvester Ellis imité de Cooper. Premier croisement d'une thématique (secondaire) d'espionnage et de personnages de journaliste, *Jean Chacal, souvenirs d'un zouave* (1868) raconte la Guerre d'Italie de 1859 sous l'angle de correspondants de journaux parisiens, eux-mêmes limités dans leurs déplacements et leur accès à l'information par le chef de l'état-major de l'armée italienne, le général La Marmora, qui refuse de les recevoir. Espionnage des armées, Autrichiens, Prussiens, correspondants persécutés par la police italienne... Le roman s'alimente à l'expérience propre de l'auteur, de Louis Noir – Jean Chacal est censé être un ex-camarade de régiment du narrateur, qui comble les lacunes des informations des journalistes.

La consistance ultérieure du discours revanchard ne doit pas faire oublier qu'en 1870, contrairement à l'imagologie anti-anglaise, l'imagologie anti-prussienne prise au dépourvu n'avait pas en réserve d'idéologèmes ou de récits de confection – soit elle héritait de l'Allemagne sentimentale mise en place par le *De l'Allemagne* (1813) de la baronne Germaine de Staël et par les romantiques, soit d'expressions langagières plutôt narquoises (le fameux « pour le roi de Prusse », équivalent de « pour rien, en pure perte » ou, aujourd'hui oublié, le « prussien » comme équivalent de « fesses »). La littérature populaire n'avait guère pris la Prusse comme cible avant la déclaration de guerre, si l'on excepte *La Terre prussienne, souvenirs dramatiques* (1867) d'Alexandre Dumas, roman court mais informé –

exhibant nombres de documents « authentiques » (manuscrits, lettres...), mettant en scène la cour du roi Georges, un comte Edmond de Boesewek ministre du roi de Prusse ressemblant à s'y méprendre au chancelier Bismarck...

Sur une telle toile de fond, l'intrigue n'est toutefois pas militaire. L'exaction de guerre, le pillage et la mise en coupe réglée de Francfort, se double d'un dol privé. La général Stürm, aux mains impitoyables de qui Francfort est livrée, voudrait utiliser Frédéric de Below pour soumettre la ville ; s'étant heurté à un noble refus, il frappe Below. Ce dernier ne répond pas et, se croyant déshonoré, se suicide, comme en écho au suicide du bourgmestre Fellner. C'est cette affaire privée qui est vengée par un tiers. Le héros français, Bénédicte Turpin, peintre, crâne, redoutable bretteur, ami de Frédéric de Below contre qui il s'était d'ailleurs battu en duel à Berlin par patriotisme, se charge de venger le suicide de celui-ci, à titre purement privé. Stürm accompagne Guillaume Ier à Paris pour l'exposition de 1867 ; Bénédicte en profite pour le provoquer en duel et le tuer. « La pointe de l'épée entrait au-dessous de la clavicule droite, et ressortait par la hanche gauche en traversant le coeur. – Sapristi, murmura le chirurgien, voilà un homme bien tué. Ce fut l'oraison funèbre de Sturm. » conclut le récit.

Certes, a-posteriori, ce petit roman a des allures prophétiques, mais il ne devait guère avoir d'incidence sur le public à sa parution, ce dont se désolait un Dumas vieillissant, qui allait mourir en décembre 1870, alors que les Prussiens avaient mis le siège devant Paris. Toutefois, le genre à naître n'oubliera pas l'intérêt dramatique du redoublement de l'affrontement guerrier par un conflit interpersonnel.

## AFFAIRE DE MOT OU AFFAIRE DE DISCOURS ?

L'espion ? Premiers enseignements donc, avant la Guerre franco-prussienne : une fonction émanée de l'art de la guerre, des techniques policières mais aussi de quelques uns des grands textes fondant la tradition narrative occidentale ; un mot déjà singularisé par la littérature, mais dans des acceptions bien différentes de ce à quoi allait nous accoutumer la Guerre froide ; des structures narratives du roman moderne en voie de constitution permettant de mettre en récit un pouvoir souterrain, d'autant plus redouté qu'il agit dans l'ombre ; voire, un ancêtre tout à fait présentable pour un genre romanesque à naître avec *The Spy* de Cooper. Présent, le matériau linguistique et narratif n'en est pas moins encore assez dispersé. Aussi un second repérage s'impose, de lexicographie historique en quelque sorte, sur le concept dont le mot se fait plus étroitement et plus uniment porteur à partir de cette Guerre de 1870.

Dire, comme ici, que l'espion ne se définit pas toujours de la même façon a un premier sens, qu'évaluerait une sémantique du mot, non seulement par un recours au dictionnaire, mais aussi par une interprétation spontanée du lecteur, pour peu que le mot se déploie en un récit – ainsi, leurs récits ne définissent pas de la même façon des titres pourtant proches comme *L'Agent n°12*<sup>18</sup>, *L'Agent secret*<sup>19</sup> et *Meurtre de l'agent secret*<sup>20</sup> : le premier est un roman d'espionnage caractérisé, les deux autres non.

Afin de ne pas trop se laisser captiver par le phantasme des origines, du roman d'espionnage qui générerait tous les autres, du grand ancêtre, c'est plutôt aux conditions de possibilité de la production et la compréhension de cette portion du

discours social qu'il faut s'attacher ; c'est-à-dire non plus à une sémantique du mot mais à une sémantique des énoncés.

Par ailleurs, à ce premier facteur externe, historique, d'homogénéisation du discours, s'adjoint un second, celui de sa texture institutionnelle. Alors que littérature et littérature populaire étaient réputées former des circuits institutionnels imperméables, l'inspiration patriotique du discours sur l'espionnage traversant cette frontière mettait à jour l'existence d'un niveau moyen, certes divers dans ses manifestations (livre de prix, pièce de théâtre, roman d'un académicien...) mais sans réelle solution de continuité narrative avec l'espionnage paralittéraire. Le discours sur l'espionnage contribuait en fait à établir et à exhiber une hégémonie centrale du discours social de cette période, une version patriotique de la territorialisation ; territorialisation patriotique exprimée à l'origine à la fois par la culture moyenne et la littérature populaire. C'est ce qui donnait sa plus forte homogénéité, interne, discursive et idéologique au discours sur l'espionnage.

Si l'espionnage de cette époque nous est opaque, c'est moins parce que le *mot* aurait changé de sens que parce que le *discours* sur l'espionnage de cette période révolue fait problème dans sa désignation, dans sa signification et dans son sens.

Il fait problème dans sa désignation en ce qu'il nous est difficile aujourd'hui, mais aussi bien pour un lecteur contemporain de ce discours, de juger de la pertinence de ses énoncés par rapport à des états de fait. Dans l'épistémologie « y-a-qu'à », qui spontanément postule au langage une transparence lui permettant de cartographier une réalité homogène, continue, étudier le discours-sur c'est couper les cheveux en quatre ; il y aurait des états de fait – l'espionnage réel –, des énoncés vrais sur ces états de fait – des textes documentaires, historiographiques – et des énoncés fictifs, s'inspirant éventuellement des états de fait, mais relevant clairement d'une logique de l'invention, de la création romanesque. Or, trois traits ressortent de notre corpus qui viennent gripper le moulin à bon sens de l'épistémologie « y-a-qu'à ». Tout d'abord, sur l'espionnage prussien en France précédant la campagne de l'été 1870, le contre-espionnage français ne savait pas grand chose ; le contre-espionnage ou qui que ce soit d'autre d'ailleurs... Les textes ultérieurs – textes de souvenirs<sup>21</sup>, textes doctrinaux, didactiques ou de vulgarisation<sup>22</sup> – étaient visiblement contraints à une représentation très fragmentaire, voire assez anecdotique, de l'espionnage prussien. Ensuite, romanesque ou historiographique, le discours sur l'espionnage n'échappe pas à une contradiction épistémique essentielle : ce dont il prétend parler est justement secret par nature, ce qui ne facilite guère le partage entre faits et fiction. Enfin, pour aggraver la situation, il faut rappeler que la simple possibilité de connaître l'espionnage militaire français de cette période a singulièrement été réduite par la soi-disant destruction volontaire des archives du 2e Bureau lors de la *blitzkrieg* de 1940<sup>23</sup>. Comme la majorité des textes traite d'affrontements souterrains entre Français et Prussiens (puis Allemands), nous devons en conclure que ce n'est pas parce qu'il ne sait pas grand chose de l'espionnage que le discours social n'aura rien à dire sur lui !

Contraints à admettre qu'il n'y a pas accès direct à ce qu'*espionnage* voulait dire, donc contraints à passer par la médiation du discours sur l'espionnage, nous voici rabattus sur les définitions qu'il proposait à ses lecteurs, définitions strictes ou illustrations diverses. Ce qui soulève la question de la signification du discours sur

l'espionnage, c'est-à-dire des relations qu'il entretient avec le concept, universel, et les liaisons syntaxiques que ce concept détermine. Armés de prudence méthodologique, soupçonnant *a-priori* l'opacité de ce discours, considérons maintenant trois énoncés exemplaires, le premier narratif et fictionnel, le deuxième argumentatif et non-fictionnel et le troisième pseudo-testimonial, tous métalinguistiques puisque offrant tous au lecteur une approximation de ce qu'espionnage allait vouloir dire en littérature après cette longue période d'exploration sémantique et chacun une stratégie discursive distincte pour établir sa définition. En une seconde acception, « l'espion ne se définit pas de la même façon » peut aussi vouloir dire que les procédures définitionnelles ne sont pas les mêmes, ce qui implique bien le recours à une sémantique des énoncés.

Le premier est un motif de *L'Espionne de la marine* (1918) de Gustave Le Rouge, dans lequel le capitain Monglas surprend des signaux lumineux envoyés de nuit à un zeppelin ennemi, expédiés depuis sa propre demeure ; il prend la propre gouvernante de ses enfants la main dans le sac. Le second est une définition de l'espionnage donnée par un docteur en droit, Robert Detourbet, dans une discussion légale de *L'Espionnage et la trahison* (1898).

- Cherchez, ricana l'espionne. Et en disant cela, elle jetait dans la cheminée des papiers qu'elle venait d'allumer à la flamme de la bougie.
- Misérable!... clama Mr Monglas, voici la preuve de votre crime!... Ainsi, j'abritais sous mon toit un agent d'espionnage à la solde du cabinet de Berlin [...] (p.16)

Pour le *captain* Monglas, la définition pratique met l'accent sur l'acteur et le rôle, espion n'est un terme ni général ni particulier, mais singulier : toute personne communiquant par signaux codés avec l'ennemi est un espion. Le récit lui a au préalable permis de s'assurer du fait ; la scène d'où est extrait cet énoncé lui permet de particulariser son jugement : c'est Miss Gretchen qui communique par signaux codés avec l'ennemi, elle est donc une espionne, et il la nomme comme telle – « un agent d'espionnage à la solde du cabinet de Berlin ». En quoi l'acteur s'accorde avec le choix de mot : « ricana l'*espionne* » ponctue en effet l'énonciateur. Toutefois, ce motif révèle non seulement à l'acteur le rôle réel de la pseudo-gouvernante, mais aussi combien le processus social d'attribution d'un nom de rôle est complexe

[...] Quant à la preuve de ce que vous appelez mon crime, elle n'existe pas, monsieur, elle n'existe plus, je veux dire: ces papiers étaient la seule chose qui pût me nuire devant vos juges... Je les ai détruits, faites-moi arrêter si vous voulez, que m'importe ? (p. 17)

Nommer ne suffit pas en matière de droit, registre où le flagrant délit plaçait les deux acteurs; il faut encore prouver l'adéquation de l'acteur à son nom de rôle devant un tiers représentant la loi – en l'occurrence, nommer, c'est accuser, et l'accusateur est soumis à des règles strictes de production de formules : « ce que vous appelez mon crime » relativise Miss Gretchen... Aussi bien comprend-on qu'au niveau narratif, le narrateur s'est en fait simplifié la tâche, puisque, si la preuve est bien détruite, il fait avouer à la cynique Miss Gretchen devant un tiers pragmatique, le lecteur, sa véritable nationalité et son véritable rôle.

Par contre, dans *L'Espionnage et la trahison*, le docteur en droit se place au niveau

de la plus grande généralité, mettant même à l'ombre acteur et rôle pour ne définir que le concept dans son abstraction :

l'espionnage, c'est rechercher clandestinement et avec l'intention de les communiquer à un gouvernement étranger, toutes espèces de renseignements sur un autre gouvernement, de nature à nuire à celui-ci.  
(p. 20)

La discussion cette fois-ci ne porte plus sur les actes propres à l'espionnage ou sur l'identité de tel espion mais sur l'intension du concept, ici restreinte par la distinction fondant toute la démonstration entre espionnage et trahison<sup>24</sup>; concept précisé par rapport à l'éthique, la politique et le droit civil et militaire, mais aussi défini extensionnellement par un chapitre historique, un chapitre opérationnel sur l'organisation d'un service de renseignement...

*30 ans d'espionnage* (s.d. [1905]) de Georges le Faure est sous-titré *Mémoires authentiques d'un agent du service secret*. Cette troisième définition intervient dans une scène où un espion du camp du lecteur, « Bergmann », remet à son éditeur le portefeuille de notes résumant « jour par jour, tous les événements auxquels j'ai été mêlé depuis que je m'occupe de renseignements militaires » dont il est l'auteur et qui constituera l'essentiel du récit.

« La patrie, monsieur, doit se servir par tous les moyens possibles et j'estime que les Japonais ont compris tel qu'il doit se comprendre le patriotisme, en mettant au premier rang parmi les moyens propres à donner la victoire à leur pays, l'espionnage.

Voici vingt ans que j'appartiens au service secret de la S. S. Je suis espion et je m'en vante, car j'ai risqué à ce jeu-là ma vie plus souvent que n'importe quel parlementaire des plus en vue n'a risqué sa dignité dans des compromissions politiques ou électorales. »

Cette fierté professionnelle présuppose le renversement préalable d'une axiologie partagée par l'interlocuteur de « Bergmann », voire par le lecteur, dans laquelle, clairement, l'espionnage est une anti-valeur. Mais cette position minoritaire ne se résume pas forcément au seul paradoxe puisque, dans cette axiologie renversée, risquer sa vie pour servir la patrie détermine une autre anti-valeur, la morale douteuse du parlementaire, et la domine – position idéologique d'un antiparlementarisme qui s'était longuement sédimentée dès les débuts de la III<sup>e</sup> République, tant à droite qu'à gauche.

Chez Jean-François Griscelli de Vezzani (1867), ex-berger corse devenu baron de Rimini, plutôt que la définition c'est l'instabilité axiologique du terme « agent secret » qui déstabilise la compréhension du lecteur. Revendiqué par l'auteur dans le premier cadrage, le titre, *Mémoires de Griscelli, agent secret de Napoléon III (1850-1858), de Cavour (1859-61), d'Antonelli (1861-62), de François II (1862-64), de l'empereur d'Autriche (1864-67)*, le terme « agent secret » n'en reçoit pas moins en effet un traitement bien paradoxal dans le texte lui-même. Prié d'accepter un tel emploi par Joseph-Marie Pietri, premier préfet de police de Napoléon III, Griscelli médite : « Agents secrets, police secrète, ce sont à mes yeux, pour moi qui ai eu l'honneur d'en faire partie, des institutions inventées par les tyrans qui ont soif de se procurer des fonds sans contrôle et soif de despotisme. » (p. 28) pour aussitôt montrer des cas où « un agent secret

intelligent » (lui-même, en l'occurrence) se rend indispensable. Ses mémoires montrent un homme prompt à brandir le drapeau de la liberté, mais précis dans le décompte de ce que lui ont rapporté coups de main et coups tordus au service de l'empereur et d'une clique dépeinte au vitriol puis de maîtres encore plus réactionnaires... Serait-ce parce que la plupart des anecdotes sont consacrées au travail de mouche, de provocateur ? Peut-être pas ; avant même de suivre Pietri dans sa disgrâce après l'affaire Orsini, l'« agent secret » est bien impliqué dans de l'espionnage caractérisé. La comtesse de Gardonne, que son mari directeur du journal de la cour de Russie fait chaperonner par le vieux comte de Kisseleff, reçoit pour lui, chez elle, « toute la correspondance secrète arrivant de Saint-Pétersbourg ». Griscelli, semblant vouloir trouver un moyen pour ne pas tuer en duel l'homme de confiance de Kisseleff avec qui il a eu une altercation, a l'idée de proposer à la belle comtesse un échange : « j'ai trouvé le seul moyen qui puisse empêcher le duel et qui doublera en même temps nos appointements à tous les deux. Je reçois, moi, en qualité d'agent secret, toute la correspondance des préfets. Je la mets à votre disposition. Vous, en échange, vous me donnerez celle de l'ambassadeur de Russie. » Marché de dupe évidemment, par lequel Griscelli allait « enlever les vérités de St-Pétersbourg, en échange des mensonges de Paris » (p. 121). Et c'est bien surtout en tant qu'espion qu'il servira ses employeurs subséquents.

Ce qui conduit à poser au discours sur l'espionnage de cette période la question de son sens. Ni perception, ni souvenir, ni image, ce sens c'est ce qui n'existe pas hors du discours qui l'exprime – témoignage, souvenir, interprétation ou invention romanesque<sup>25</sup> ; le sens de l'espionnage c'est, indissociablement, à la fois ce qu'exprime le discours et l'attribut de l'état de chose. Dans un roman populaire ou dans un essai juridique, l'espionnage ne se définit certes pas de la même façon ; or, le sens de l'espionnage réside justement, par exemple, dans l'entrecroisement polyphonique de procédures définitionnelles aussi différentes que celles d'un romancier populaire et d'un docteur en droit, mais aussi dans bien d'autres constructions discursives différenciées. Voyez ainsi cette portion de dialogue, tirée de Gustave Aimard, *Les Aventures singulières de Michel Hartman* (1873)<sup>26</sup>

- [...] Que comptez-vous faire lorsque la lutte sera engagée? [...]
- Messieurs, mon rôle est tout tracé, dit le comte. Je suis un gentilhomme polonais, réfugié en France. Je hais la Prusse, la Russie et l'Autriche, qui se sont partagé les lambeaux de ma malheureuse patrie. La France m'accorde une généreuse hospitalité; je ne l'abandonnerai pas dans le péril où elle va se trouver [...] (p. 74)

Il n'y est certes pas explicitement question d'espionnage, comme dans des énoncés définitionnels – le « rôle tout tracé » du comte Poblesko n'est pas détaillé, et rien ne permet au lecteur de croire que ce serait celui d'espion. Toutefois, pour l'intelligence de cet énoncé, il est beaucoup plus déterminant de connaître la double personnalité de son auteur : cette fière et généreuse déclaration est proférée par un faux réfugié polonais, alias Poblesko, en réalité de Stambow, vrai espion prussien... Du coup, se mettent en place des espaces mentaux à la Gilles Fauconnier (1984) ; l'identité particulière de Poblesko, « gentilhomme polonais, réfugié en France [qui hait] la Prusse, la Russie et l'Autriche », correspond en fait à un type, à la fois pour « la France » et pour le lecteur de l'époque; de ce type, « la France » et le lecteur attendent en la circonstance un certain comportement – la

reconnaissance active – ce qui constitue le vraisemblable propre de ce type. Or, c'est justement sur cette vraisemblance, sur ce comportement prévisible du type, que table l'espion; c'est d'être typique, attendu du milieu dans son milieu-cible, « la France », que son masque constitue sa meilleure identité – ce que l'espionnage moderne nommerait sa « légende » : une fausse identité plus convaincante que bien des vraies, puisque complètement déterminée par l'intelligibilité préfabriquée d'un type.

L'énoncé se place dans la logique de la vraisemblance, dans la position de ses dupes, dans l'espace mental de « la France ». Or, la situation interlocutoire de cet énoncé fonde un autre espace mental ; Poblesko, faux réfugié polonais, en réalité de Stambow, vrai espion prussien, s'adresse en effet à un collègue, Meyer le faux maquignon et à Jeyer, à la fois vrai banquier et, secrètement, leur « officier traitant » à tous deux. Dans ce nouvel espace mental, celui commun aux interlocuteurs, c'est-à-dire celui de l'espionnage prussien, on partage la certitude que le *spionspiel* réussi joue de la manipulation de types ; les interlocuteurs de l'espion ne sont pas ses dupes, mais au contraire, dans le secret, ils sont en position de savourer la qualité de la duperie.

Enfin, comme le lecteur connaît aussi bien l'identité réelle des trois hommes, le voilà placé en position de voir fonctionner l'espionnage prussien ; pas de marques linguistiques, pas de guillemets d'ironie pour interpréter correctement le sens des paroles de l'espion : il faut et il suffit d'avoir percé l'espion à jour pour comprendre que ses énoncés ont double sens et que son univers a double fond. Le sens d'espionnage, c'est donc aussi une manière de phraser, d'hypocritement offrir le verbe ambigu à l'interprétation simultanée et contradictoire des naïfs et des bons entendeurs...

## ARTICULATION

Si la raison étymologique est nécessaire (espionnage comme professionnalisation de l'acte d'épier) elle n'est pas suffisante pour fonder un genre fictionnel dont le héros serait l'espion. En fait, il semblerait qu'en Occident, un tel personnage a bien de la difficulté à émerger. Non que l'espionnage n'existe pas, depuis Homère et la Bible même; mais il s'est vu confiné au seul registre des ruses de guerre et son usage du mensonge et de la dissimulation, à partir de la littérature médiévale, en a fait un anti-héros en regard de la codification chrétienne du combat chevaleresque – handicap éthique bien difficile à surmonter avant la Renaissance, d'autant que les réflexions alternatives sur le pouvoir et la place plus ambitieuse de l'espionnage chez Sun Tzu ou Kautilya étaient culturellement très lointaines. Plus tard, rencontrant la littérature, le mot et le type de l'espion ont bien servi bien à fonder un genre (voire plusieurs : lettres persanes, érotisme voyeuriste, potins, journalisme...), mais pas le roman d'espionnage. Et à cette polysémie glissante du mot s'ajoutait l'acceptation de *mouche* de police. Même un roman comme celui de Cooper qui restreint bien l'acceptation du mot à ce qu'il signifie aujourd'hui semble avoir encore de la difficulté à narrativiser le paradoxe liminaire (l'articulation du secret et de l'exhibition romanesque) – *Le Bourgeois de Gand* semble mieux y réussir, mais sur scène.

Et si l'on ne s'attache plus au mot mais à ce qui fonde le roman d'espionnage – un univers double celui des apparences, univers cryptique, régi par des règles de

pouvoir crues, immanentes, et non par celle d'un pouvoir spirituel, transcendant – on le retrouve bien à l'origine du roman français moderne (Balzac, Dumas, Sue, Féval) ; mais s'il est rattaché au pouvoir d'Etat (et encore, très tangentiellement) ou aux relations internationales, il ne conjoint pas les deux

La défaite de 1870 allait aimer et redistribuer ces acquis disparates en inventant le couple romanesque « espion prussien » / « franc-tireur de la nuit » – le mot est d'Alexandre Brot (1874), la chose servira de fondement au contre-espion romanesque. C'est à partir des ouvrages, fictionnels ou non, visant à expliquer l'inexplicable défaite, l'espionnage devait se thématiser à part entière dans le discours, et articuler à partir de ce qu'« espionner » voulait dire pour espions prussiens et francs-tireurs de la nuit les thèmes des écoutes secrètes et des regards dérobés.

---

## BIBLIOGRAPHIE

### ETUDES

Bleton, Paul, avec la collaboration de Mélikah Abdelmoumen et Désiré Nyela. *La Cristallisation de l'ombre. Les origines oubliées du roman d'espionnage sous la IIIe République*, Limoges, PULIM. coll. Médiatextes, 2011.

Compère, Daniel. "Naissance et reconnaissance des enquêteurs", *Le Rocambole. Bulletin des amis du roman populaire*, n°22, printemps 2003, p. 13-17.

Deleuze, Gilles. *Logique du sens*, Paris, Editions de Minuit, Collection Critique, 1969.

Dewerpe, Alain. *Espion. Une anthropologie historique du secret d'Etat contemporain*, Paris, Gallimard, Collection Bibliothèque des Histoires, 1994.

Fauconnier, Gilles. , Paris, Minuit, Collection Propositions, 1984.

Fillmore, Charles J. "The Case for Case", dans Emmon Bach and Robert T. Harms (eds), *Universals in Linguistic Theory*, New York, Holt, Rinehart, and Winston, 1968, p. 1-88.

Galvan, Jean-Pierre. *Paul Féval. Parcours d'une oeuvre*, Paris, Les Belles Lettres / Encrage, Collection Références, 2000.

Goffman, Erving. *Les Cadres de l'expérience*, trad. Isaac Joseph, Michel Darteville et Pascale Joseph, collection Le sens commun, 1991 [1974].

James, Sara. "Eugène Sue, G. W. M. Reynolds, and the Representation of the City As "Mystery"", *DQR Studies in Literature, Babylon or New Jerusalem? Perceptions of the City in Literature*, Valeria Tinkler-Villani (ed.), vol. 32, 2005, pp. 247-258.

Merry, Bruce. *Anatomy of the Spy Thriller*, Montreal, McGill-Queen's University Press, 1977.

Mesplède, Claude (sous la dir. de). *Dictionnaire des littératures policières*, 2 vol., Nantes, Joseph K., 2003.

Perrault, Gilles. *Le Secret du Roi*, Paris, Fayard, 1992.

Switzer, Richard. *Etienne-Léon de Lamothe-Langon et le roman populaire français de 1800 à 1830*, Toulouse, Privat, 1962.

## RECITS

Aimard, Gustave. *Les Aventures singulières de Michel Hartman.* ; t. 1, *Les Marquards*, t. 2, *Le Chien noir*, Dentu, Paris, 1873 ; réed. *Les Maîtres espions*, 1. *Une poignée de coquins*, 2. *Le Loup-garou*, 3. *Pris au piège*, 4. *Les fouetteurs de femme*, 5. *La revanche*, Paris, Degorce-Cadot, s.d. roman par livraison [1887-1888].

Anon. *L'Espion ottoman ou L'envoyé secret de la porte ottomane, pour examiner l'état présent de la France, sa Révolution, son Assemblée nationale*, Paris, Denné, 1791.

Anon. *L'Espion des boudoirs, ou nouvelle liste des plus jolies femmes publiques de Paris, leurs demeures, qualités et savoir-faire, en vaudevilles. Dédié aux amateurs par un connaisseur juré de l'académie des f\*\*\*, séante au foyer de la Montansier*, Paris, dans un petit coin où l'on voit tout, an X-1801.

Aycard, Marie. "Un rapport de police sous l'Empire", *Le Moniteur des feuilletons*, 1er juillet 1845.

Balzac, Honoré de. *Ferragus, chef des Dévorants*, Paris, Charles-Béchet, 1833.

Balzac, Honoré de. *La Duchesse de Langeais*, Paris, Charles Gosselin, 1834.

Balzac, Honoré de. *La Fille aux yeux d'or*, Paris, Fume, 1834.

Balzac, Honoré de. *Une Ténébreuse affaire*, Paris, Souverain et Lecou, 1843.

Beaunoir, Alexandre Louis Bertrand Robineau, dit. *L'Espion belge, ou histoire impartiale de tout ce qui s'est passé d'intéressant dans la révolution des Pays-Bas, de même que des intrigues les plus secrètes qui y ont donné lieu*, Londres, [Bruxelles], sné., 1791.

Brot, Alphonse. *Les Espions*, Paris, Librairie du Moniteur universel, 1874.

C\*\*\* [Isaac-Mathieu Crommelin]. *L'Espion de la Révolution française*, Paris, Huet, an V (1797).

Cânakya. *Arthasastra : traité politique et militaire de l'Inde ancienne*, présentation de Gérard Chaliand, trad. par Gérard Chaliand et François Richard (de l'anglais et non du sanskrit), Paris, Editions du Félin, 1998.

Carmouche, Pierre-Frédéric-Adolphe et Mélesville [A.-H.-J. Duveyrier]. *L'Espionne russe, épisode de 1812*, Paris, impr. de Dubuisson, 1855.

Campistron, Jean-Galbert de. *Tragédies (1684-1685) : Arminius, Andronic, Alcibiade*, Paris, SLC, collection Rééditions du XVIIe siècle, 2002.

*Chanson de Roland*, trad., préf., notes et commentaires Pierre Jonin, Paris, Gallimard, Collection Folio, n°1150, 1988 [1090].

Chantenay, P. de [Gabriel Bernard]. *Les Mystères de la cour de Berlin*, 4. *L'Agent n°12*, Paris, Offenstadt, Livre national. Série "Espions, Policiers, Détectives", 1916.

Chilly, capitaine Numa de. *L'Espionnage*, Paris, Librairie militaire L. Baudoin, 1888.

Colonieu, Victor. *L'Espionnage au point de vue du droit international et du droit pénal français*, Paris, Rousseau, 1888.

Cooper, James Fenimore. *L'Espion*, trad. Auguste-Jean-Baptiste Defauconpret, Paris, Ch. Gosselin, 1823.

Cottin, Sophie. *Elisabeth, suivi de La Prise de Jéricho ou La Pécheresse convertie*, 2 vol., Paris, Giguet et Michaud, 1806.

Delandre, Georges. *L'espionnage et la guerre*, Paris, Delandre, 1915.

Detourbet, Robert. *L'espionnage et la trahison* Paris, L. Larose, 1897.

Diodore de Sicile. *Bibliothèque historique*, trad. Michel Casevitz et Anahita Bianquis, introd. et annot. Michel Casevitz et Janick Auberger, Paris, les Belles lettres, Collection La roue à livres, 1991.

Dornay, Jules et Charles Mosont. *L'Espion de la reine*, Paris, Barbré, 1864.

Du Casse, baron. *Mélanges par le baron Du Casse : Marguerite (jeune fille et jeune fleur). Un double devoir. L'espion de Zumalacareguy. Impressions de guerre*, Milan, F. Manini, 1856.

Dumas, Alexandre et Hippolyte Romand, *Le Bourgeois de Gand ou le secrétaire du duc d'Albe*, [Odéon, 21 mai 1838], Paris, J.-N. Barba, 1838.

Dumas, Alexandre [et Auguste Maquet]. *Le Comte de Monte-Cristo*, Paris, précédé d'un *Dictionnaire des personnages* de Claude Schopp, collection Bouquins, Les Grands romans d'Alexandre Dumas, Paris, Robert Laffont, 1991 [1844].

Dumas, Alexandre et Auguste Maquet. *Joseph Balsamo*, Paris, Cadot, 1846-1849.

Dumas, Alexandre et Auguste Maquet. *Le Collier de la reine*, Paris, Cadot, 1849-1850.

Dumas, Alexandre et Auguste Maquet. *Ange Pitou*, Paris, Méline, Cans et Cie, 1850-1851.

Dumas, Alexandre et Auguste Maquet. *La Comtesse de Charny*, Paris, Méline, Cans et Cie, 1852.

Dumas, Alexandre. *La Terreur prussienne*, Paris, Michel Lévy, 1867.

Dupeuty, Charles et Achille Dartois. *L'Espionne, épisode de 1808*, Paris, Bezou, 1829.

Ellis, Edward Sylvester. *L'Espion indien*, Paris, E. Dentu, 1865.

Eliçagaray, Edouard d'. *L'Espion de Vienne*, Paris, L. Dubreuil, 1829.

Féval, Paul. *La Quittance de minuit*, Bruxelles, Société typographique belge & Adolphe Wahle, 1846.

Féval, Paul. *Jean Diable*, Paris, E. Dentu, 1862.

Féval, Paul. "Une introduction inédite de Francis Trolopp (Paul Féval) aux *Mystères de Londres*" présentée par Jean-Pierre Galvan, *Le Rocamboles*, n°2, automne 1997.

Féval fils, Paul. *Les Bandits de Londres*, Paris, A.-L. Guyot, 1905.

Fletcher, Joseph Smith. *Meurtre de l'agent secret*, trad. Henri Demeurisse, Paris, Rombaldi, Collection Evasion, n°3, 1946.

Fournier, M. N. *Histoire d'un espion politique sous la révolution, le consulat et l'empire*. Paris, au bureau des publications historiques. 1846-1847.

Francheville, Joseph Du Fresne de, et Louis-Bertrand Castel. *L'Espion Turc à Francfort, pendant la diète & le couronnement de l'empereur, en 1741. L'espion Turc pendant la convocation des états de l'empire & le séjour de l'empereur à Francfort, en 1742. Seconde lettre philosophique*, Londres, Les libraires associés, 1741-42.

Froment, lieutenant A. *L'Espionnage militaire et les fonds secrets de la guerre*, Paris, Librairie illustrée, 1887.

Frontinus, Sextus Julius. *Les Stratagèmes*, introd., trad. et commentaire de Pierre Laederich, Paris, Institut de stratégie comparée, Economica, Collection Bibliothèque stratégique, 1999.

[Ange Goudar]. *L'Espion de Thamas Kouli-Kan dans les cours de l'Europe, ou lettres et Mémoire de Pagi-Nassir-Bek, contenant diverses anecdotes politiques pour servir à l'histoire du temps présent*, traduit du persan par l'abbé Rochebrune, Cologne, Kinkius, 1747.

[Goudar, Ange]. *L'Espion chinois: ou, l'envoyé secret de la cour de Pekin, pour examiner l'état présent de l'Europe*, traduit du chinois, Cologne [i.e. London], s.n.é. 1764. 6 vol.

[Goudar, Ange]. *L'Espion françois a Londres, ou Observations critiques sur l'Angleterre et sur les Anglois: ouvrage destiné à servir de suite à « L'espion chinois »*, Londres, l'auteur, 1778.

Griscelli de Vezzani, Jean-François, baron de Rimini. *Mémoires de Griscelli, agent secret de Napoléon III (1850-1858), de Cavour (1859-61), d'Antonelli (1861-62), de François II (1862-64), de l'empereur d'Autriche (1864-67)*, Bruxelles, Genève, Londres, s.n.é., 1867.

Guémadeuc, Baudouin de, et Honoré-Gabriel de Riquetti, comte de Mirabeau. *L'Espion dévalisé*, Londres, [Neuchâtel, Fauche], 1782.

Guénot, Charles. *L'Espion, ou les Anglais chassés de France*, Paris, P.-M. Laroche, 1868.

Haine, C. d'. *L'Espion de police, ou Mémoires du Comte Léoni de Mortain, ex-agent de la police secrète écrits pendant et après sa captivité en 1845 et 1846*, Paris, Belliard, 1846.

Halévy, Léon, Louis-Marie Fontan et Gustave Drouineau. *L'Espion*, Paris, Riga et Jeannin, 1828.

Homère. *Iliade*, 2, Chants VII-XII , texte établi et traduit par Paul Mazon, avec la coll. de Pierre Chantraine, Paul Collart et René Langumier, Paris, les Belles lettres, 1965.

Irving, Washington. *Salmagundi or The Whim-Whams and Opinions of Launcelot Langstaff, Esq. & Others*, dans *History, Tales and Sketches*, NewYork, The Library of America, 1983 [1807].

Josué II, dans La Bible. Ecrits intertestamentaires, sous la dir. de Dupont-Sommer, André et Marc Philonenko, introd. André Caquot et Marc Philonenko, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, n° 337, 1992.

Konrad, Christoph F. *Plutarch's Sertorius: A Historical Commentary*, Chapel Hill, London, University of North Carolina Press, 1994.

Lamothe-Langon, Etienne-Léon baron de *L'Espion de police, roman de moeurs*, Paris, Ambroise Dupont et Cie, 1826.

Lamothe-Langon, Etienne-Léon baron de. *L'Espion russe ou la Société parisienne, par Mme la Comtesse O.D.*, Paris, C. Lachapelle, 1838.

Lanoir, Paul. *L'Espionnage allemand en France. Son organisation, ses dangers... les remèdes nécessaires*, Publications littéraires illustrées Cocuand et cie, Paris, 1908.

Lanoir, Paul et Suzanne Lanoir. *Espions, espionnage. Récits de faits d'espionnage et de contre-espionnage de Frederic-Guillaume à nos jours (plus de mille anecdotes)* (2 vol.), Paris-Londres, Delandre, 1916-1917.

Le Faure, Georges. *30 ans d'espionnage. Mémoires authentiques d'un agent du service secret*: 1. *Les Empoisonneurs*; 2. *Les Cambrioleurs de forteresses*, 3. *L'Etranglé*; 4. *Le Chiffonnier*; 5. *L'Entôlage* ; 6. *Dans la gueule du loup*; 7 *Un Drame en wagon*; 8. *Un arsenal macabre*; 9. *Le Grand Saint-Bernard*; 10. *L'Ange gardien*; 11. *Le démon du jeu*; 12. *Larmes et sang*; 13. *La Course à la mort*; 14. *Attentat contre Guillaume*; 15. *La Mort de Double-Blanc*; 16. *Chez les Jaunes*; 17. *Le Cercueil d'acier*; 18. *L'Espionne de la haute*; 19. *La Peau du tsar*; 20. *La Mort de Bashir*; 21. *Le Roman d'une danseuse*; 22. *L'Amour espion*; 23. *Les papiers de la marquise*; 24. *Sous la dent des requins*; 25. *Un Cadavre encombrant*; 26. *Nuit tragique*; 27. *Le Suicide du capitaine*; 28. *Mon évasion*; 29. *Enfance tragique*; 30. *Le Sacrifice de Catherine*; 31. *La Mort des vieux*; 32. *Pourquoi je les hais*; 33. *En pays annexé*; 34. *Les Amours d'une Alsacienne*; 35. *Un Lâche*; 36. *Idylle rouge*; 37. *Enfant de troupe*; 38. *L'Etendard*; 39. *L'Agent secret*; 40. *L'Infâme*, Paris, Société d'édition et de publication, s.d. [1905].

Le Rouge, Gustave. *L'Espionne de la marine*, Paris, Rouff, Collection Patrie, n°26, 1918.

Lewal, général Jules Louis. *Etudes de guerre, pratique des renseignements*, 2. vol., Paris, J. Dumaine, 1881.

Luc-Chardall [Lucien-Charles Dallard]. *La Fille de l'espion*, Paris, L. de Pottern, 1863.

Marana, Giovanni Paolo et François Pidou de Saint-Olon. *L'Espion Du Grand-Seigneur, Et Ses Relations Secrètes: Envoyées au Divan de Constantinople, & découvertes à Paris, pendant le Règne de Louis le Grand, Amsterdam, Wetstein, 1684 et L'Espion Dans Les Cours Des Princes Chrétiens, Ou Lettres Et Mémoires d'un Envoyé secret de la Porte dans les Cours de l'Europe: où l'on voit les découvertes qu'il a faites dans toutes les Cours où il s'est trouvé, avec une Dissertation curieuse de leurs Forces*, Quatorzième Edition augmentée dans le corps de l'Ouvrage, & enrichie de figures, Cologne, Kinkius, 1715.

Markoe, Peter. *The Algerine Spy in Pennsylvania: or Letters Written by a Native of Algiers on the Affairs of the United States in America from the Close of the Year 1783 to the Meeting of the Convention*, Philadelphia, Prichard & Hall, 1787.

Mayeur de Saint-Paul. *Le Désœuvré ou l'espion du boulevard du Temple*, Londres, sné, 1781

Montesquieu, Charles-Louis de Secondat, baron de La Brède et de. *Les Lettres persanes*, Amsterdam, P. Brunel, 2 vol., 1721.

Noir, Louis [Louis Salmon]. *Jean Chacal, souvenirs d'un zouave*, Paris, A. Cadot et Degorce, 1868.

*Nombres XIII*, dans *La Bible. Ecrits intertestamentaires*, sous la dir. de Dupont-Sommer, André et Marc Philonenko, introd. André Caquot et Marc Philonenko, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, n°337, 1992.

Ovide [Publius Ovidius Naso] *Les Métamorphoses*, 3, [Livres] XI-XV, texte établi et trad. Georges Lafaye, Paris, les Belles lettres, Collection des universités de France, 1988.

Parfait, Paul. *L'Agent secret*, Paris, C. Lévy, 1877.

Pidansat de Mairobert, Mathieu Francois. *L'Espion anglais*, 4 vol., Paris, 1777-1778.

Plutarque. *Vies 8, Sertorius-Eumène; Agésilas-Pompée*, texte établi et trad. par Robert Flacelière et Emile Chambry, Paris, les Belles lettres, Collection des universités de France, 1973.

Racine, Jean. *Britannicus* [Hôtel de Bourgogne, le 13 décembre 1669], notes et dossier, Dorian Astor, Paris, Hatier, Collection Classiques & Cie, n° 23, 2004 [1669].

[Rancune ?]. *L'Espion des coulisses ou nouvelle critique par les acteurs des principaux théâtres de Paris*, Paris, imp. Egron, an VIII.

Rollin, Lt-col. *Le Service de renseignement militaire en temps de paix et en temps de guerre*, Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1908.

Rouquette, Jules [Léon Marcy et Léo Marcy] et H. Dantès. *L'Espionne du grand monde*, Paris, impr. de Watier, 1881.

Saint-Georges, Henri de. *L'Espion du grand monde*, Bruxelles, Librairie du Panthéon, 1850.

Staël, baronne Germaine de. *De l'Allemagne*, chronologie et introd. Simone Balayé, 2 vol., Paris, Garnier-Flammarion, 1967 [1813]

Sue, Eugène. *Le Juif errant*, Paris, Paulin, 1844-1845.

Sun Tzu. *L'Art de la guerre*, trad. et commentaire Jean Lévi, Paris, Hachette Littératures, Collection Pluriel, 2002.

Trolopp, sir Francis [Paul Féval]. *Les Mystères de Londres* Paris, Comptoir des imprimeurs unis, 11 vol., 1844.

Ulbach, Louis. *L'Espion des écoles*, ill. Carl Larsson, Paris, Delagrave, 1885.

V\*\*\* surnommé Le chrétien errant. *L'Espion civil et politique ou lettres d'un voyageur sur toutes sortes de sujets*, Londres, Cooper, 1744.

Violle, James, *L'espionnage militaire en temps de guerre*, Paris, Larose, 1903.

Virgile [Publius Virgilius Maro]. *Enéide* texte établi et traduit par Jacques Perret, Paris, les Belles lettres, Collection des universités de France, vol. 1, 1981 et vol. 2, 1989 [17 av. J.-C.].

---

## Notes

<sup>1</sup>  Qu'on lise à ce sujet, pour la situation française, l'anthropologie du secret d'Etat que propose l'historien Alain Dewerpe (1994).

<sup>2</sup>  Voir notamment Erving Goffman (1991).

<sup>3</sup>  Cf la grammaire des cas de Charles J. Fillmore (1968), développée depuis en intelligence artificielle.

<sup>4</sup>  Ouvrage paru aux PULIM sous le titre *La Cristallisation de l'ombre. Les origines oubliées du roman d'espionnage sous la IIIe République*. Ce projet a été rendu possible par une subvention du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

<sup>5</sup>  Shammua, Shaphat, Caleb, Yigéal, Palti, Gaddiel, Gaddi, Ammiel, Setur, Nahbi, Géuel et Hoshéa à qui Moïse donne le nom de *Josué*.

6  Cet épisode de Rahab et des deux espions hébreux allait inspirer la prose poétique de Sophie Cottin dont *La Prise de Jéricho ou La Pécheresse convertie* (1806) qui en extrapolera une histoire d'amour entre la prostituée (elle avait initialement été abusée par les prêtres de Baal) et Issachar, l'un des deux espions.

7  Cet épisode de la mission fatale de Nisus et Euryale est analysé par Bruce Merry (1977).

8  Plusieurs fois condamnée par l'Eglise, l'ordalie sera remplacée dans le droit médiéval par la parole donnée.

9  Il aura fallu attendre 1992 pour en avoir le premier exposé global, avec l'étude en deux gros volumes de Gilles Perrault, lui-même auteur de romans d'espionnage.

10  « [...] dans tous les Idiomes du Monde un homme qui vole de l'argent au jeu s'appelle un Frippon; mais en France aujourd'hui cela se nomme un Grec. » (p. 1)

11  Ces derniers exigeaient un tribut des vaisseaux marchands passant au large des côtes marocaines ou traversant la Méditerranée. En 1786, plutôt que de combattre, le Congrès, suivant l'exemple britannique, avait décidé de payer le tribut au Maroc, ce qui n'avait pas fait l'unanimité. Thomas Jefferson notamment s'y opposait ; devenu président en 1801, il devait engager des vaisseaux de combat en Méditerranée après que Tripoli eut déclaré la guerre aux Etats-Unis. Le traité de paix mettant fin au conflit gagné par ces derniers ne sera signé qu'en 1805. Et encore le héros de 1804, le lieutenant Stephen Decatur, devenu commodore, devra-t-il revenir en 1815 à la tête de deux escadres pour remettre les royaumes pirates dans le droit chemin.

12  « Cacher », « soustraire au regard, à la connaissance », « couvrir, orner », « revêtir »...

13  Comme *La Mouche. Journal des grâces par une société de gens à la mode* qui avait commencé à paraître en 1799, *La Mouche. Journal des théâtres et des salons* à partir de 1839, *La Mouche littéraire de Saône-et-Loire et de l'Ain* à partir de 1843...

14  Je renvoie à son édition chez Gallimard en 1973, reprise en Folio classique.

15  De cette nouvelle jamais rééditée, je ne connais que le résumé préparé par Claude Mesplède pour son *Dictionnaire du roman populaire francophone* (2007).

16  *The Mysteries of London* devait toutefois paraître en feuilletons dans le *London Journal* (1845-1848) et en volume en 1850. Sur ce roman, cf Sara James (2005).

17  Sur sa biographie et sa carrière, cf. Jean-Pierre Galvan (2000). Par ses soins,

*Le Rocambole* (n°2, automne 1997) a publié une introduction inédite de « Francis Trollop » aux *Mystères de Londres*.

18  Volume de la série *Les drames de l'espionnage* (1916) de G. Bernard.

19  De Paul Parfait (1910).

20  De Joseph Smith Fletcher (1945).

21  Comme Lajoux (1908), A. K. Graves (1916), cpt H. v. der Glotz (1918).

22  Comme J.-L. Lewal (1881), N. de Chilly (1888), V. Colonieu (1888), A. Froment (1897) ou G. Delandre (1914, 1915), J. Violle (1903), Rollin (1908), P. Lanoir (1908), P. & S. Lanoir (1916-17)...

23  En fait, une bonne partie de ces archives, tombées d'abord dans les mains des troupes allemandes, refont surface depuis l'ouverture des cavernes d'Ali-Baba de l'ex-KGB.

24  Ou « le fait de celui qui favorise un gouvernement étranger aux dépens du sien » (p.21).

25  Cf Gilles Deleuze (1969).

26  Je cite la version parue posthumément sous forme de roman par livraisons en 1887-1888, sous le titre *Les Maîtres espions*.